

Handwritten marks and symbols, possibly a signature or initials, located in the top left corner of the page.

John Yoel
Lett. Seminar
March 1989

LETTRE
PHILOSOPHIQUE ;

PAR M. DE V***,

AVEC

PLUSIEURS PIÈCES

GALANTES ET NOUVELLES,

DE DIFFÉRENTS AUTEURS.

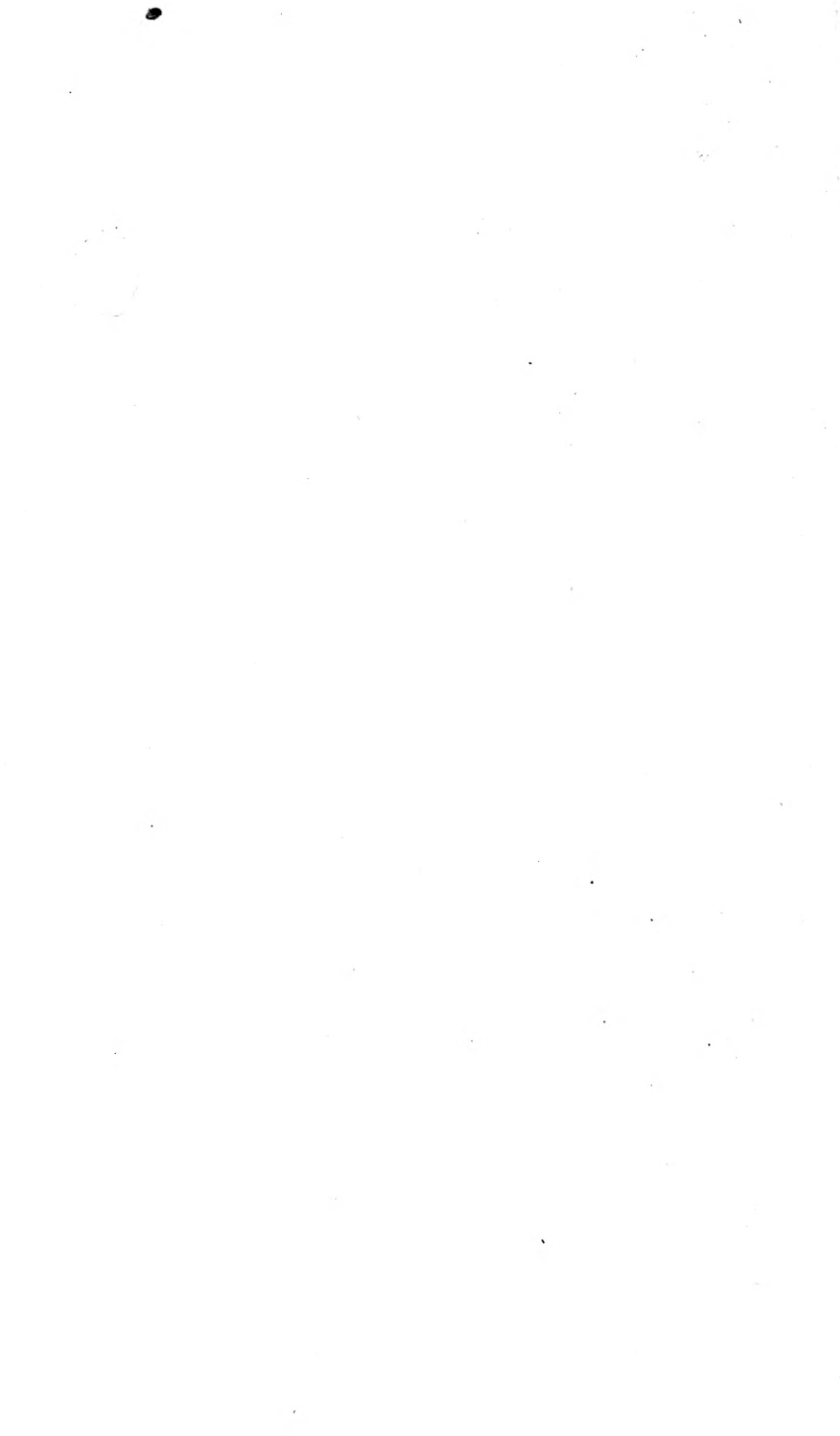
Nouvelle Édition, revue & corrigée.

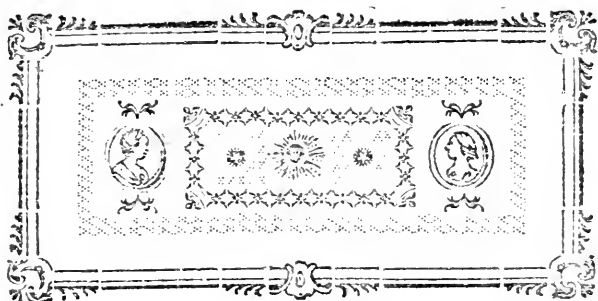


A B E R L I N ;

Aux dépens de la Compagnie;

M. DCC. LXXIV.





L E T T R E
PHILOSOPHIQUE,

*P A R M. D E V***.*

L E T T R E S U R L' A M E.

M O N S I E U R ,

Il faut que je l'avoue ; lorsque j'ai examiné l'infailible Aristote, le Docteur Évangélique, le divin Platon , j'ai pris ces épithetes pour des sobriquets. Je n'ai vu dans tous les Philosophes qui ont parlé de l'ame humaine , que des aveugles pleins de témérité & de babil , qui s'efforcant de persuader qu'ils ont une vue d'aigle ; & d'autres curieux & fous qui les croient sur leur parole , & qui s'imaginent aussi de voir quelque chose,

A ij

4 Je ne feindrai point de mettre au rang de ces maîtres d'erreur, Descartes & Malbranche. Le premier nous assure que l'ame de l'homme est une substance, dont l'essence est de penser, qui pense toujours, & qui s'occupe dans le ventre de la mere de belles idées métaphysiques & de beaux axiomes généraux, qu'elle oublie ensuite.

Pour le P. Malbranche, il est bien persuadé que nous voyons tout en Dieu; il a trouvé des Partisans, parce que les fables les plus hardies sont celles qui sont les mieux reçues de la foible imagination des hommes.

Plusieurs Philosophes ont donc fait le Roman de l'ame: enfin, c'est un usage qui en a écrit modérément l'histoire. Je vais faire l'abrégé de cette histoire, selon que je l'ai conçue. Je fais fort bien que tout le monde ne conviendra pas des idées de Mr. Locke: il se pourroit bien faire que Mr. Locke eut raison contre Descartes & Malbranche, & qu'il eut tort contre la Sorbonne; je parle selon les lumieres de la Philosophie, non selon les révélations de la Foi.

Il ne m'appartient que de penser humainement; les Théologiens décident divinement; c'est tout sur ce point. La raison & la foi sont de nature contraire: en un mot, voici un petit précis de Mr. Locke, que je censurerois si j'étois Théologien, & que j'adopte pour un moment comme hypothese, comme conjecture de simple Philosophie; humainement parlant, il s'agit de savoir ce que c'est que l'ame.

1°. Le mot d'ame est de ces mots que chacun prononce sans l'entendre: nous n'entendons que

les choses dont nous avons une idée, nous n'avons point d'idée d'ame, d'esprit ; donc nous ne l'entendons point.

2°. Il nous a donc plu d'appeller ame cette faculté de sentir & de penser, comme nous appelons vie, la faculté de vivre ; volonté, la faculté de vouloir.

Des raisonneurs sont venus ensuite, & ont dit : l'homme est composé de matiere & d'esprit ; la matiere est étendue & divisible ; l'esprit n'est ni étendu ni divisible ; donc il est, disent-ils, d'une autre nature. C'est un assemblage d'êtres qui ne sont point faits l'un pour l'autre, & que Dieu unit malgré leur nature. Nous voyons peu le corps, nous ne voyons point l'ame : elle n'a point de parties ; donc elle est éternelle : elle a des idées pures & spirituelles ; donc elle ne les reçoit point de la matiere : elle ne les reçoit point non plus d'elle-même ; donc Dieu les lui donne : donc elle apporte en naissant les idées de Dieu, de l'infini, & toutes les idées générales.

Toujours humainement parlant, je réponds à ces Messieurs qu'ils sont bien savants. Ils nous disent d'abord qu'il y a une ame, & puis ce que ce doit être. Ils prononcent le nom de matiere, & décident ensuite nettement ce qu'elle est ; & moi, je leur dis, vous ne connoissez ni l'esprit ni la matiere. Par l'esprit, vous ne pouvez imaginer que la faculté de penser ; par la matiere, vous ne pouvez entendre qu'un certain assemblage de qualités, de couleurs, d'étendues, de solidités, & il vous a plu d'appeller cela matiere, & vous avez assigné les limites de la matiere & de l'ame, avant

d'être sûrs seulement de l'existence de l'une & de l'autre.

Quant à la matiere, vous enseignez gravement qu'il n'y a en elle que l'étendue & la solidité ; & moi je vous dis modestement qu'elle est capable de mille propriétés que ni vous ni moi ne connoissons pas. Vous dites que l'ame est invisible, éternelle, vous supposez ce qui est en question. Vous êtes à peu près comme un Régent de College, qui n'ayant vu d'horloge de sa vie, auroit tout d'un coup entre ses mains une montre d'Angleterre à répétition. Cet homme, bon péripatéticien, est frappé de la justesse avec laquelle les aiguilles divisent & marquent les temps, & encore plus étonné qu'un bouton, poussé par le doigt, sonne précisément l'heure que l'aiguille marque. Mon Philosophe ne manque pas de prouver qu'il y a dans cette machine une ame qui la gouverne, & qui en mene les ressorts. Il démontre savamment son opinion par la comparaison des Anges qui font aller les spheres célestes, & il fait soutenir dans sa classe de belles theses sur l'ame des montres. Un de ses écoliers ouvre la montre ; on n'y voit que des ressorts, & cependant on soutient toujours le système de l'ame des montres, qui passé pour démontré. Je suis cet écolier ouvrant la montre, que l'on appelle homme, & qui au lieu de définir hardiment ce que nous n'entendons point, tâche d'examiner par degrés ce que nous voulons connoître.

Prenons un enfant à l'instant de sa naissance, & suivons pas à pas le progrès de son entendement. Vous me faites l'honneur de m'apprendre que Dieu a pris la peine de créer une ame pour aller loger

Dans ce corps , lorsqu'il a environ six semaines ; que cette ame à son arrivée est pourvue des idées métaphysiques ; connoissant donc l'esprit , les idées abstraites , l'infini fort clairement ; étant en un mot une très-savante personne. Mais malheureusement elle sort de l'uterus avec une ignorance crasse ; elle a passé dix-huit mois à ne connoître que le tetton de sa Nourrice ; & lorsqu'à l'âge de vingt ans on veut faire ressouvenir cette ame de toutes les idées scientifiques qu'elle avoit quand elle s'est unie à son corps , elle est souvent si bouchée qu'elle n'en peut concevoir aucune. Il y a des peuples entiers qui n'ont jamais eu une seule de ces idées. En vérité à quoi pensoit l'ame de Descartes & de Malbranche , quand elle imagina de telles rêveries ? Suivons donc l'idée du petit enfant , sans nous arrêter aux imaginations des Philosophes.

Le jour que sa mere est accouchée de lui & de son ame , il est né un chien dans la maison , un chat , & un serin. Au bout de 18 mois , je fais du chien un excellent chasseur ; le chat , au bout de six semaines , fait déjà tous ses tours ; & l'enfant , au bout de quatre ans , ne fait rien. Moi , homme grossier , témoin de cette prodigieuse différence , & qui n'ai jamais vu d'enfant , je crois d'abord que le chat , le chien & le serin sont des créatures très-intelligentes , & que le petit enfant est un automate. Cependant petit à petit je m'aperçois que cet enfant a des idées , de la mémoire , qu'il a les mêmes passions que ces animaux , & alors j'avoue qu'il est comme eux une créature raisonnable. Il me communique différentes idées par

quelques paroles qu'il a apprises, de même que mon chien par des cris diversifiés me fait exactement connoître ses divers besoins. J'apperceois qu'à l'âge de six ou sept ans, l'enfant combine dans son petit cerveau presque autant d'idées que mon chien de chaile dans le sien; enfin, il atteint avec l'âge un nombre infini de connoissances. Alors que dois-je penser de lui? Irai-je croire qu'il est d'une nature tout-à-fait différente? Non, sans doute; car vous voyez d'un côté un imbécille, & de l'autre un Newton: vous prétendez qu'ils sont pourtant d'une même nature, & qu'il n'y a de la différence que du plus au moins. Pour mieux m'assurer de la vraisemblance de mon opinion probable, j'examine mon chien & mon enfant pendant leur veille & leur sommeil. Je les fais saigner l'un & l'autre outre mesure; alors leurs idées semblent s'écouler avec le sang. Dans cet état je les appelle; ils ne me répondent plus: & si je leur tire encore quelques poëlletes, mes deux machines qui avoient auparavant des idées en très-grand nombre, & des passions de toute espece, n'ont plus aucun sentiment. J'examine ensuite mes deux animaux pendant qu'ils dorment, je m'apperceois que le chien, après avoir trop mangé, a des rêves; il chasse, il crie après la proie. Mon jeune enfant étant dans le même état, parle à sa maîtresse, & fait l'amour en singe: si l'un & l'autre ont mangé modérément, ni l'un ni l'autre ne rêve; enfin, je vois que leur faculté de sentir, d'appercevoir, d'exprimer leurs idées, s'est développée en eux petit à petit, & s'affoiblit aussi par degrés. J'apperceois en eux plus de rapports cent fois, que je

n'en

n'en trouve entre tel homme d'esprit & tel homme absolument imbécille. Quelle est donc l'opinion que j'aurai de leur nature ? Celle que tous les peuples ont imaginée d'abord avant que la politique Égyptienne imaginât la spiritualité, l'immortalité de l'ame. Je soupçonnerai même, avec bien de l'apparence, qu'Archimede & une taupe sont de la même espece, quoique d'un genre différent, de même qu'un chêne & un grain de moutarde sont formés par les mêmes principes, quoique l'un soit un grand arbre, & l'autre une petite plante. Je penserai que Dieu a donné des portions d'intelligence à des portions de matiere organisée pour penser : je croirai que la matiere a des sensations à proportion de la finesse de ses sens ; que ce sont eux qui les proportionnent à la mesure de nos idées : je croirai que l'huître à l'écaille a moins de sensations & de sens, parce qu'ayant l'ame attachée à son écaille, cinq sens lui seroient inutiles. Il y a beaucoup d'animaux qui n'ont que deux sens : nous en avons cinq ; ce qui est bien peu de choses ; il est à croire qu'il est dans d'autres mondes d'autres animaux qui jouissent de vingt ou trente sens, & que d'autres especes encore plus parfaites ont des sens à l'infini.

Il me paroît que voilà la maniere la plus naturelle d'en raisonner, c'est-à-dire, de deviner & de soupçonner certainement. Il s'est passé bien du temps avant que les hommes aient été assez ingénieux pour imaginer un être inconnu, qui est nous, qui fait tout en nous, qui n'est pas tout-à-fait nous, & qui vit après nous. Aussi n'est-on venu que par degrés à concevoir une idée si hardie. D'abord ce

mot *ame* a signifié la vie, & a été commun pour nous & pour les autres animaux. Ensuite notre orgueil nous a fait imaginer une forme substantielle pour les autres créatures. Cet orgueil humain demande ce que c'est donc que ce pouvoir d'appercevoir & de sentir, qu'il appelle *ame* dans l'homme, & *instinct* dans la brute. Je satisferai à cette question, quand les Humanités m'auront appris ce que c'est que le *son*, la *lumiere*, l'*espace*, le *corps*, le *temps*. Je dirai, dans l'esprit du sage M. Locke : la Philosophie consiste à s'arrêter, quand le flambeau de la Physique nous manque. J'observe les effets de la nature : mais je vous avoue que je n'en conçois pas plus que vous les premiers principes. Tout ce que je fais, c'est que je ne dois pas attribuer à plusieurs causes, sur-tout à des causes inconnues, ce que je puis attribuer à une cause connue : or, je puis attribuer à mon corps la faculté de penser & de sentir ; donc je ne dois pas chercher cette faculté de penser & de sentir dans une autre appelée *ame* ou *esprit*, dont je ne puis avoir la moindre idée. Vous vous recriez à cette proposition ; vous trouvez donc de l'irréligion à oser dire que le corps peut penser ? Mais que diriez-vous, répondroit Mr. Locke, si c'est vous-même qui êtes ici coupable d'irréligion, vous, qui osez borner la puissance de Dieu ? Quel est l'homme sur la terre qui peut assurer, sans une impiété absurde, qu'il est impossible à Dieu de donner à la matiere le sentiment & le penser ? Foibles & hardis que vous êtes, vous avancez que la matiere ne pense point, parce que vous ne concevez pas qu'une matiere, telle qu'elle soit, pense.

Grands Philosophes, qui décidez du pouvoir de Dieu, & qui dites que Dieu peut d'une pierre faire un Ange, ne voyez-vous pas que, selon vous-mêmes, Dieu ne feroit, en ce cas, que donner à une pierre la puissance de penser; car si la matiere de la pierre ne restoit pas, ce ne seroit plus une pierre; ce seroit une pierre anéantie, & un Ange créé. De quelque côté que vous vous tourniez, vous êtes forcés d'avouer deux choses: votre ignorance, & la puissance immense du Créateur; votre ignorance qui se révolte sur la matiere pensante, & la puissance du Créateur, à qui certes cela n'est pas impossible.

Vous, qui savez que la matiere ne périt pas, vous contesterez à Dieu le pouvoir de conserver dans cette matiere la plus belle qualité dont il l'avoit ornée! l'étendue subsiste bien sans corps par lui, puisqu'il y a des Philosophes qui croient le vuide; les accidents subsistent bien sans la substance parmi les Chrétiens, qui croient la transsubstantiation. Dieu, dites-vous, ne peut pas faire ce qui implique contradiction. Il faudroit en savoir plus que vous n'en savez: vous avez beau faire, vous ne saurez jamais autre chose, sinon que vous êtes corps, & que vous pensez. Bien des gens qui ont appris dans l'école à ne douter de rien, qui prennent leurs syllogismes pour des oracles, & leurs superstitions pour la Religion, regardent Mr. Locke comme un impie dangereux. Ces superstitieux sont dans la société ce que les poltrons sont dans une armée: ils ont & donnent des terreurs paniques. Il faut avoir la pitié de dissiper leur crainte; il faut qu'ils sachent

que ce ne feront pas les sentimens des Philosophes qui feront jamais tort à la Religion. Il est assuré que la lumiere vient du soleil, & que les planettes tournent autour de cet astre : on ne lit pas avec moins d'édification dans la Bible, que la lumiere a été faite avant le soleil, & que le soleil s'est arrêté sur le village de Gabaon. Il est démontré que l'arc-en-ciel est formé nécessairement par la pluie : on n'en respecte pas moins le texte sacré, qui dit que Dieu posa son arc dans les nues, après le déluge, en signe qu'il n'y auroit plus d'inondation.

Le Mystere de la Trinité & celui de l'Eucharistie ont beau être contradictoires aux démonstrations connues; ils n'en sont pas moins révérez chez les Philosophes Catholiques, qui savent que les choses de la raison & de la foi sont de différente nature. La nation des Antipodes a été condamnée par les Papes & les Conciles; & les Papes ont découvert les Antipodes, & y ont porté cette même Religion Chrétienne, dont on croyoit la destruction sûre, en cas qu'on pût trouver un homme, qui, comme on parloit alors, auroit la tête en bas & les pieds en haut par rapport à nous, & qui, comme dit le très-peu Philosophe St. Augustin, seroit tombé du Ciel.

Jamais les Philosophes ne feront tort à la Religion dominante d'un Pays: pourquoi? C'est qu'ils sont sans enthousiasme, & qu'ils n'écrivent point pour le Peuple. Divisez le genre humain en vingt parties; il y en a dix-neuf composées de ceux qui travaillent de leurs mains, & qui ne sauront jamais s'il y a eu un Locke au monde. Dans la

vingtieme partie qui reste , combien trouve-t-on peu d'hommes qui lisent ? Il y en a vingt qui lisent les Romans , contre un qui étudie la Philosophie. Le nombre de ceux qui pensent est extrêmement petit , & ceux-là ne s'avisent pas de troubler le monde. Ce n'est ni Montaigne , ni Locke , ni Bayle , ni Spinosa , ni Hobbes , ni Strambourg , ni Collins , ni Zéland , &c. qui ont porté le flambeau de la discorde dans leur patrie ; ce sont la plupart des Théologiens , qui ayant eu d'abord l'ambition d'être chefs de secte ont eu bientôt celle d'être chefs de parti. Que dis-je ? Tous les livres des Philosophes modernes , mis ensemble , ne feront jamais dans ce monde autant de bruit seulement qu'en fit autrefois la dispute des Cordeliers sur la forme de leurs manches & de leurs capuchons.

Au reste , je vous répète encore qu'en écrivant avec liberté , je ne me rends garant d'aucune opinion ; je ne suis responsable de rien. Il y a peut-être parmi ces songes des raisonnemens , & même quelques rêveries auxquels je donnerois la préférence ; mais il n'y en a aucune que je sacrifiassé tout d'un coup à la Religion & à la Patrie.



LES ADIEUX

*De M. de V*** à Madame du Châtelet.*

A Dieu, belle Émilie, (a)
 En Prussèje n'en vas
 Étaler ma folie,
 Et promener mes rats;
 Dans cette Cour polie,
 On connoît mieux le prix
 De nos beaux esprits.

Paris qui m'a vu naître,
 Me laisse sans éclat, (b)
 Et ma manie est d'être
 Un Ministre d'État,
 Des Finances le maître,
 Au moins Ambassadeur,
 Comme feu Prieur. (c)

Adieu, mauvais Poëte, (d)
 Jamais las du sifflet,
 Qu'à saint Lazare on fouette,

[a] Madame la Marquise du Chât-let.

[b] Voyez les Lettres Philosophiques & le Temple du Goût, où Voltaire ne cesse de parler des honneurs rendus en Angleterre aux gens de Lettres. Voyez aussi la Préface de Zaïre.

[c] M. le Prieur, Anglois, homme d'esprit & de mérite, a été Ambassadeur pour l'Angleterre.

[d] Roi, qui a été enfermé à Saint-Lazare pour son Coche, pièce satyrique contre l'Académie Française; il eut ordre de se défaire de sa Charge de Conseiller au Châtelet,

Chassé du Châtelet ;
 Adieu, l'homme à courbette ,
 Tant frippon , tant battu ,
 Et de plus cocu.

Adieu toi, vilain Prêtre, (e)
 Tiré par mon crédit ,
 Du Château de Bicêtre ,
 Pour le péché maudit
 Qui fit brûler ton Maître ,
 Soin honteux que j'ai pris
 D'un Frippier d'Écrits.

Sur la felette dure
 Où siegea Deschauffour ,
 Quand en humble posture
 Tu parus l'autre jour , (f)
 Craignois-tu la brûlure ?
 Oui, jamais on ne vit
 Coquin plus petit.

Tyriot, pauvre haire ,
 Adieu, Juré crieur ,
 Tu fus en Angleterre
 Mon digne Ambassadeur : (g)
 Prône plutôt la Serre ,

[e] L'Abbé des Fontaines : il n'a jamais composé d'ouvrages ; il n'a fait que rapetasser ceux des autres, & les défigurer. Voyez son Apologie faite par lui-même.

[f] Il s'agit du jugement qu'il a subi pour le discours mordant qu'il a fait au nom de l'Abbé Séguy.

[g] Tyriot a été quelque temps chargé des affaires de Voltaire a Londres ; c'est son ami intime , & il est dans la confiance de tous ses Ouvrages ; c'est ce qui le fait appeller , *Auteur Confidant*.

Que les vers de deux fats

Et de ton Midas.

Pour quelque rime fade ,
Bernard, (*h*) que tu forgeas ;
Tu crois que l'Illiade
Tedois céder le pas.
Céladon de Tribade ,
Dis, Monsieur l'Écrivain ;
Qui te rend si vain ?

Si je quitte la Prusse ,
Chassé par le bâton ,
Je fuirai chez le Ruffe
Prêcher Locke & Newton ;
Ou porter mon prépuce
Au Révérend Mouffi
Comme Mackarti. (*i*)

Adieu, belle Émilie ,
Objet de mes plaisirs ;
Par la Philosophie
Amuse tes desirs ;
Ou bien suis-moi, ma mie :
Un Milord de mon nom
Vaut bien un Kinston. (*k*)

[*h*] Bernard, Secrétaire du Maréchal de Coigny, a fait une Épître à la Sallé, qui est une Tribade, dont il est le Céladon, c'est-à-dire, l'amoureux *Virtuoso*.

[*i*] L'Abbé Mackarti, fils d'un Irlandois, passa, il y a quatre ans, en Turquie avec le Chevalier de Mornaye & de Ramfay : ils avoient emprunté chacun 6000 liv. à Samuël Bernard, sous prétexte d'acheter une Lieutenance aux Gardes.

[*k*] Voltaire avoit pris le nom de Milord, étant logé à Rouen chez Jorre, Libraire, qui a imprimé les Lettres Philosophiques.
Maupertuis,

Maupertuis, ce Carême, (l)
 Doit revenir, dit-on ;
 Il me dicta le thème
 Que j'ai fait sur Newton ;
 Tu fauras le système
 Des meules de moulin
 De ce Calotin.

Ne crains pas qu'on le drape ;
 Pour voir le Cavalier ,
 Sa mine est une attrappe ;
 Le brave, à Montpellier ,
 De ce qui fait le Pape ,
 Autrefois a voulu
 Être rasibu. (m)

Adieu, chere Émilie ;
 Parce que je m'en vas ;
 N'abrège point ta vie
 Avec la mort aux rats : (n)
 Console-toi, ma mie,
 Aux petites Maisons
 Nous nous reverrons.

[l] Maupertuis, de l'Académie des Sciences, est un homme de mérite ; mais admirateur outré des Anglois. Il a imprimé que les astres étoient semblables à des meules de moulin.

[m] Maupertuis, ayant une indisposition galante, alla à Montpellier, où il voulut engager les Chirurgiens à le mutiler.

[n] Allusion à ce que Madame du Châtelet a pris autrefois de l'opium dans un désespoir amoureux.

A U T R E P I E C E.

ON dit que l'Abbé Terrasson,
 De Law & de la Mothe apôtre,
 Va du Bordel à l'Hélicon,
 N'étant fait pour l'un ni pour l'autre.
 Pour avoir un léger prurit,
 Il se fait chatouiller la fesse;
 Manon fouette, il la caresse,
 Mais il bande comme il écrit.
 Un jour dans la cérémonie
 On l'étrilloit, il fretilloit,
 Notre Putain se travailloit
 Dessus la fesse racornie :
 Entre Monsieur l'Abbé Dubos,
 Qui voyant fesser son confrere,
 Dit tout haut, approuvant l'affaire,
 Frappez fort, il a fait *Sethos*.

LE DÉBAUCHÉ CONVERTI,

Par M. Robbé de Beauveset.

Puissant Médiateur entre l'homme & la femme,
 Qui du plaisir secret nous ourdissiez la trame,
 Des feux de Prométhée ardent dispensateur,
 Et de la gente humaine éternel Créateur,
 Portassiez-vous encore un plus superbe titre;

Du bonheur de mes jours vous n'êtes plus l'arbitre.
Ce plaisir violent, dont je fus enchanté,
D'un tourment de six mois est trop cher acheté.
Qu'un autre que moi courre après ce vain fantôme,
J'en connois le néant, grace à M. St. Côme;
Et ses sacrés réchauts font l'utile creuset
Où l'or faux du plaisir m'a paru tel qu'il est.
J'ai ruminé ces maux que sur son lit endure
Un pauvre putassier tout frotté de mercure;
Des conduits salivains quand les pores ouverts
Du virus repoussé filtrant les globes verts;
Quand sa langue, nageant dans les flots de salive;
Semble un canal impur qui coule une lessive:
Ah! que sur son grabat se voyant enchaîné,
Un Ribaud voudroit bien n'avoir pas dégainé!
Qu'il déteste l'instant où sa pompe aspirante
Tira le suc mortel de sa cruelle Amante!
L'œil cave, le front ceint du fatal chapelot,
Le teint pâle & plombé, le visage défait,
Les membres décharnés, une joue allongée,
Sa planète atteignant son plus bas péricée;
Alors avec David il prononce ces mots:
La vérole, mon Dieu, m'a criblé jusqu'aux os.
Car, par *malum*, David entend l'humeur impure
Qu'il prit d'Abigaïl, comme je conjecture,
D'autant que cette femme, épouse de Nabal,
De son mari pouvoit avoir gagné ce mal.
Ce Nabal, en effet, est peint au saint Volume,
Tel qu'un compagnon propre au poil comme à la plume,
Et qui, quand il trouvoit fille de bonne humeur,
De ses bubons enflés méprisant la tumeur,

Lui faisoit sur le dos faire la caracole ,
 Eût-il été certain de gagner la vérole.
 Aussi je suis surpris que David , ce grand clerc ,
 Au fait d'Abigaïl ait pu voir si peu clair :
 Certes besoin n'étoit d'être si grand Prophete ,
 Ni d'avoir sur son nez la divine lunette ,
 Pour voir que de Nabal tout le sang corrompu
 Ayant poivré le flanc qui s'en étoit repu ,
 C'étoit nécessité que son hardi Priape
 Eût la dent agacée en mordant à la grappe.
 Mais, quoi, vit-on jamais raisonner un paillard ?
 Il prit, les yeux fermés, ce petit mal gaillard ,
 Dont quelque temps après sa flamberge en furie
 Enticha le vagin de la femme d'Urie.
 De mes ébats enfin j'ai tiré l'usufruit :
 Mais, grace au vif argent , mon virus est détruit :
 Mon sang purifié coule libre en mes veines ,
 Et deux globes malins ne gonflent plus mes aînes ;
 Du trône du plaisir les parois resserrés ,
 Ne laissent plus couler mille sucés égarés ;
 Et ce Moine velu , que le prépuce enfroque ,
 De trois rubis rongeurs voit dérougir sa toque.
 Triste & funeste coup ! pouvois-je le prévoir ,
 Qu'une fille si jeune eût pu me décevoir ?
 Deux lustres & demi , qu'un an à peine augmente ,
 Voyoient bondir les monts de sa gerge naissante ;
 Un cuir blanc & poli , mais élastique & dur ,
 Tapissoit le contour de son jeune fémur ;
 A peine un noir duvet de sa mousse légère
 Couvroit l'autre sacré que tout mortel révere ;
 Ses couleurs de l'aurore éclatoient sur son teint ;

Elle auroit fait hennir le vieux Moufti Latin ;
Un front , dont la douceur à la fierté s'allie ,
La firent à mes yeux plus vierge qu'Eulalie :
Auffi combien d'affauts fallut-il foutenir ,
Avant que d'en pouvoir à mon honneur venir ?
A mon honneur ! je faux , difons-mieux , à ma honte :
Après deux mois d'égards , de foupirs , je la monte.
Dieux ! quelle volupté , quand fur elle étendu
Je preffurois le jus de ce fruit défendu !
Sa gaine affez profonde , en revanche peu large ,
Entr'elle & mon acier ne laiffoit point de marge ;
Le piston à la main , trois fois mon Jean Chouard
Dans fes canaux ouverts feringua fon nectar ,
Et trois fois la pucelle avec reconnoiffance
Voitura dans mon fang fa vérolique effence.
Mais , quoi ! ma paffion s'enflamme à ce récit ,
De mes tendons moteurs le tiffu s'étrecit ;
Mes efprits dans mes nerfs précipitent leur courfe ,
Et de la volupté courent ouvrir la fource.
Quoi donc ! irois-je en proie à des vils intefbins ,
De mes os ébranlés empirer les deftins ?
Irois-je fur ces mers fameufes en naufrages ,
Nautonnier impudent , affronter les orages ?
Moi qui , comme Jonas , qu'un ferpent engloutir ,
Ai fervi de pâture à l'avide Petit.
Non , de la chafeté j'atteins enfin la cime ;
Là je rirai de voir cette pâle victime
Que la fourbe Venus place fur fes autels ,
Traîner les os rongés de fes poifons mortels.
Que le Ciel , fi jamais je vogue fur ce gouffre ,
Faffe pleuvoir fur moi le bitume & le foufre ;

Que l'infamant rafoir qui tondit Abailard ;
 Me fasse de l'Eunuque arborer l'étendard ,
 Si jamais éniuré , fût ce d'une pucelle ,
 Mon frocard étourdi saute dans sa nacelle !
 Tout visage de femme à bon droit m'est suspect ;
 Quiconque a salivé , doit fuir à son aspect.
 Oui , m'offrit-on le choix des onze mille Vierges ,
 Jamais leurs feux sacrés n'allumeroient mes cierges.
 Le jaloux Ottoman m'ouvrit-il son Serrail ,
 Quand j'y verrois à nud l'albâtre & le corail
 Briller sur ces beaux corps qu'embellit la nature ,
 Mon priape seroit un priape en peinture.
 Je dis plus : quand le Ciel exprès de mon côté
 Tireroit la plus rare & plus saine beauté ,
 Dieu sait si la chaleur de cette nouvelle Eve
 Dans mon muscle allongé seroit monter sa seve ;
 Beau sexe , ç'en est fait , vos ébats séducteurs
 Ne me porteront plus vos esprits destructeurs ,
 Je fuirai désormais votre espece gentille ,
 Ainsi qu'au bord du Nil on fuit le crocodile.
 Il est temps de penser à faire mon salut ;
 L'ame se porte mal quand le corps est en rut.
 Lorsque l'affreuse mort , au sec & froid squelette ,
 M'aura devant le Juge assis sur la sellette ,
 Cent mille coups de cul ne me sauveront pas
 Du foudroyant arrêt de l'éternel trépas.
 C'est vous , qui le premier avez fait tomber l'homme
 Par l'attrait séducteur de la fatale pomme ;
 Mais vos culs dans l'abîme en ont plus descendus
 Que ne seroient jamais tous les fruits défendus.
 C'est avec vos filets que Satan nous attrappe ,

C'est vous qui nous poussez sur l'infernale trappe ;
 Vous séduiriez , morbleu , je crois , tous les Elus ,
 Adieu , beau sexe , adieu , vous ne me tentez plus.

M A R S I A S.

*Allégorie contre Rameau , par Roy.
 Août 1757.*

Lully jouissoit de toute sa réputation , lorsqu'un certain Carizelli vint d'Italie , pour insulter au bon goût , & pour démentir les applaudissemens de toute la France. Sa musique étoit aussi barbare que celle de Lully étoit naturelle. Cet extravagant débuta par un système baroque , & tel que ses chants : aussi fut-il traité selon son mérite. Il fut condamné de tous les honnêtes gens ; mais ce n'étoit point assez : le Public trouvoit bon que les Auteurs justifiasent eux-mêmes ses décisions. Carizelly fut donc joué sous son propre nom , & immolé à la risée sur le théâtre de l'Opéra , dans un divertissement qui subsiste encore. Quinault , plus modéré , & habile à manier la fable , se contenta de l'Allégorie suivante , qu'on a depuis recouvrée.

Le téméraire violon
 Qui s'escrima contre Apollon ;
 Et qui paya son équipée ,
 De sa peau par lambeau coupée ;
 Fut un échappé des forêts ,
 Un composé d'homme & de brute ;

Un de ces êtres imparfaits ,
 Que même , en y mêlant leurs traits ,
 L'une & l'autre espece rebute ,
 Une carcasse rembrunie ,
 Fit l'étroi de son dur génie ;
 Du lion les rugiffemens ,
 Et des serpens les sifflemens ;
 Étoient l'école d'harmonie ,
 Qu'enfant il se plut d'écouter ,
 Et que vieux il fut imiter .
 L'étude augmente son délire ,
 Son cerveau vient à s'échauffer ,
 Jusqu'au point de croire étouffer
 Les sons de la divine lyre .
 Phébus vengea l'honneur des chants ;
 Il vengea la tendre Musique ,
 Présent des Dieux , qui dans nos sens
 Répand un baume sympathique .
 Heureux ! si le sang du brutal
 Eût éteint la source du mal .
 Mégere , du monstre nourrice ,
 Prévoyant de loin le supplice ,
 Avoit de tout temps arrêté
 Qu'il laisseroit postérité .
 Mégere de ses sœurs suivie ,
 En hyver , par un jour affreux ,
 Par un brouillard sale & nitreux ,
 Guida Marsias chez l'envie ;
 Femelle , qui ronge l'ennui ,
 Qu'amaigrir l'embonpoint d'autrui ,
 Au regard louche , au teint livide ,

Telle

Telle qu'on la voit dans Ovide.
 On dit qu'à leur premier aspect,
 Effrayés tous deux reculent ;
 Puis leurs carcasses s'accouplent,
 L'un & l'autre hurlant bec-à-bec.
 Un vaste monceau de couleuvres,
 Fut le lit dressé pour leurs œuvres.
 Tandis qu'ils filtroient leur poison ;
 Courage, s'écria Mégère,
 Il naîtra de vous un garçon ;
 Il vivra pour venger son pere,
 Pour contrecarrer la raison,
 Et faire aux Muses double outrage :
 Car, outre sa rauque chanson,
 D'écrire il lui prendra la rage.
 J'entends, je vois l'anthophage,
 Col d'autruche, sourcil froncé,
 Air jaune, de poil hérissé,
 Nez creux, vrai masque de Satyre ;
 Bouche pour mordre & non pour rire ;
 Tête pointue & court menton,
 Jambe sèche comme Éricton.
 Le frénétique s'associe
 Tous les ignares imprudens,
 Par qui le clinquant s'apprécie ;
 Jeunes Rimailleurs, vieux Pédants ;
 Turbulente Démocratie,
 Du faux goût sectateurs ardens,
 C'est du bruit feu! qu'il se soucie.
 Toute Musique radoucie
 A ce fou fait grincer les dents,

Plus que la lime ni la scie.
 Si dans ses concerts discordans,
 Il réclame en vain l'Aufonie
 Qui le condamne ou le renie,
 Il voit venir à son secours
 Les compatriotes des ours.
 Vive le Matfias moderne,
 Et les Iroquois qu'il gouverne.
 Tremblez Quinault, tremblez Lully,
 Il va vous plonger dans l'oubli ;
 Et si son mérite apocryphe
 Tombe par un juste revers,
 Nous l'occuperons aux enfers :
 La lyre jurant sous sa griffe,
 L'aigreur de ses barbares airs
 Comblera les tourmens divers
 Et de Tantale & de Syfippe.

DISCOURS

*Prononcé à la Réception des Francs-Maçons,
 par Mr. de Ramsay, Grand Orateur de
 l'Ordre.*

LA noble ardeur que vous montrez, Messieurs,
 pour entrer dans le très-ancien & très-il-
 lustre Ordre des *Francs-Maçons*, est une preuve
 certaine que vous possédez déjà toutes les quali-
 tés nécessaires pour en devenir les membres. Ces
 qualités sont la philanthropie sage, la morale pure,
 le secret inviolable, & le goût des beaux Arts.

Lycurgue , Solon , Numa , & tous les autres Législateurs politiques n'ont pu rendre leurs établissemens durables ; quelques sages qu'aient été leurs loix , elles n'ont pu s'étendre dans tous les pays & dans tous les siècles. Comme elles n'avoient en vue que les victoires & les conquêtes , la violence militaire , & l'élévation d'un peuple au dessus d'un autre , elles n'ont pu devenir universelles , ni convenir au goût , au génie , aux intérêts de toutes les Nations. La Philanthropie n'étoit pas leur base. L'amour de la Patrie mal entendu & poussé à l'excès , détruisoit souvent dans ces Républiques guerrières l'amour de l'humanité en général. Les hommes ne sont pas distingués essentiellement par la différence des langues qu'ils parlent , des habits qu'ils portent , des Pays qu'ils occupent , ni des dignités dont ils sont revêtus. Le monde entier n'est qu'une grande République , dont chaque Nation est une famille , & chaque particulier un enfant. C'est pour faire revivre & répandre ces anciennes maximes , prises dans la nature de l'homme , que notre Société fut établie. Nous voulons réunir tous les hommes d'un esprit éclairé & d'une humeur agréable , non-seulement par l'amour des beaux Arts , mais encore plus par les grands principes de vertu où l'intérêt de la confraternité devient celui du genre humain entier , où toutes les Nations peuvent puiser des connoissances solides , & où tous les Sujets des différens Royaumes peuvent conspirer sans jalousie , vivre sans discorde , & se chérir mutuellement , sans renoncer à leur Patrie. Nos ancêtres , les Croisés , rassemblés de toutes les parties de la Chrétienté dans la Terre-Sainte , vou-

lurent réunir ainſi dans une ſeule confraternité les Sujets de toutes les Nations. Quelle obligation n'a-t-on pas à ces hommes ſupérieurs , qui ſans intérêt groſſier , ſans écouter l'envie naturelle de dominer , ont imaginé un établifſement dont le but unique eſt la réunion des eſprits & des cœurs , pour les rendre meilleurs , & former dans la ſuite des temps *une Nation ſpirituelle* , où ſans déroger aux divers devoirs que la différence des états exige , on créera un Peuple nouveau , qui , en tenant de pluſieurs Nations , les cimentera toutes en quelque forte par les liens de la vertu & de la ſcience !

La ſaine morale eſt la ſeconde diſpoſition requiſe dans notre Société. Les Ordres Religieux furent établis pour rendre les hommes Chrétiens parfaits ; les Ordres Militaires , pour inſpirer l'amour de la belle gloire ; l'Ordre des Francs-Maçons fut inſtitué pour former des hommes & des hommes aimables , de bons Citoyens & de bons ſujets , inviolables dans leurs promeſſes , fideles adorateurs du Dieu de l'amitié , plus amateurs de la vertu que des récompenſes.

*Polliciti ſervare fidem , ſanctumque vereri
Numen amicitiae , mores , non munus amare.*

Ce n'eſt pas cependant que nous nous bornions aux vertus purement civiles. Nous avons parmi nous trois eſpeces de Confreres ; des Horices ou des Apprentifs , des Compagnons ou des Profés , des Maîtres ou des Parfaits. Nous expliquons aux premiers les vertus morales & philanthropes , aux ſeconds les vertus héroïques , aux derniers les ver-

eus sur-humaines & divines : de sorte que notre institut renferme toute la Philosophie des sentimens , & toute la Théologie du cœur. C'est pourquoi un de nos vénérables Confreres dit dans une Ode , pleine d'une noble enthousiasme :

Frée-Maçons , illustre Grand Maître ,
 Recevez mes premiers transports ,
 Dans mon cœur l'Ordre les fait naître :
 Heureux , si de nobles efforts
 Me font mériter votre estime ,
 M'élevent à ce vrai sublime ,
 A la premiere vérité ,
 A l'essence pure & divine ,
 De l'ame céleste origine ,
 Source de vie & de clarté !

Comme une Philosophie sévère , sauvage , triste & misanthrope , dégoûte les hommes de vertu : nos Ancêtres , les Croisés , voulurent la rendre aimable par l'attrait des plaisirs innocens , d'une musique agréable , d'une joie pure & d'une gaieté raisonnable. Nos sentimens ne sont pas ce que le monde profane & l'ignorant vulgaire s'imaginent. Tous les vices du cœur & de l'esprit en sont bannis , l'irréligion & le libertinage , l'incrédulité & la débauche. C'est dans cet esprit qu'un de nos Poètes dit :

Nous suivons aujourd'hui des sentiers peu battus ,
 Nous cherchons à bâtir , & tous nos édifices
 Sont , ou des cachots pour les vices ,
 Ou des temples pour les vertus.

Nos repas ressembloit à ces vertueux soupers d'Horace , où l'on s'entretenoit de tout ce qui pouvoit éclairer l'esprit , perfectionner le cœur , & inspirer le goût du vrai , du bon & du beau.

O! noctes , cœnasque Deum.

Sermo oritur non de regnis , domibusve alienis :

..... sed quod magis ad nos

Pertinet , & nescire malum ; & agitur , utrumne Divitiis homines , an sint virtute beati ;

Quidve amicitias , usus , ritumve trahat nos ,

Et quæ sit natura boni , summumque quid ejus.

Ici l'amour de tous les desirs se fortifie. Nous bannissons de nos Loges toute dispute qui pourroit altérer la tranquillité de l'esprit , la douceur des mœurs , les sentimens de l'amitié , & cette harmonie parfaite qui ne se trouve que dans le retranchement de tous les excès indécens & de toutes les passions discordantes.

Les obligations donc que l'Ordre vous impose font de protéger vos Confreres par votre autorité de les éclairer par vos lumieres , de les édifier par vos vertus , de les secourir dans leurs besoins , de sacrifier tout ressentiment personnel , & de rechercher tout ce qui peut contribuer à la paix , à la concorde & à l'union de la société.

Nous avons des secrets : ce sont des signes figuratifs & des paroles sacrées , qui composent un langage tantôt muet , & tantôt très-éloquent , pour se communiquer à la plus grande distance , & pour reconnoître nos Confreres , de quelque langue ou de quelque Pays qu'ils soient. C'étoient , selon les apparences , des mots de guerre que les Croisés

se donnoient les uns aux autres , pour se garantir des surprises des Sarrasins qui se glissoient souvent parmi eux pour les trahir & les assassiner. Ces signes & ces paroles rappellent le souvenir , ou de quelque partie de notre science , ou de quelque vertu morale , ou de quelque mystere de la Foi.

Il est arrivé chez nous ce qui n'est gueres arrivé dans aucune autre société. Nos Loges ont été établies & se répandent aujourd'hui dans toutes les Nations policées ; & cependant , dans une si nombreuse multitude d'hommes , jamais aucun Confrere n'a trahi nos secrets. Les esprits les plus légers , les plus indiscrets , & les moins instruits à se taire , apprennent cette grande science aussi-tôt qu'ils entrent dans notre société ; tant l'idée de l'union fraternelle a d'empire sur les esprits. Ce secret inviolable contribue puissamment à lier les sujets de toutes les Nations , & à rendre la communication des bienfaits facile & mutuelle entr'eux. Nous en avons plusieurs exemples dans les annales de notre Ordre. Nos Confreres qui voyageoient dans les différens Pays de l'Europe , s'étant trouvés dans le besoin , se sont fait connoître à nos Loges , & aussi-tôt ils ont été comblés de tous les secours nécessaires. Dans le temps même des guerres les plus sanglantes , des illustres prisonniers ont trouvé des Freres où ils ne croyoient trouver que des ennemis. Si quelqu'un manquoit aux promesses solennelles qui nous lient , vous savez , Messieurs , que les plus grandes peines sont les remords de sa conscience , la honte de la perfidie , & l'exclusion de notre société , selon ces belles paroles d'Horace :

*Est & fideli tuta silentio
 Merces ; vetabo qui Cereris sacrum
 Vulgarit arcanæ , sub iisdem
 Sit trabibus , fragilemque mecum
 Solvat Phaselum.*

Oui , Messieurs , les fameuses fêtes de Cerès à Eleufis , dont parle Horace , auffi bien que celles d'Ifis en Egypte ; de Minerve à Athenes ; d'Uranie chez les Phéniciens ; & de Diane en Scythie , avoient quelque rapport à nos folemnités. On y célébroit des myfteres où fe trouvoient plufieurs veftiges de l'ancienne Religion de Noé. & des Patriarches (a) ; enfuite on finiffoit par les repas & les libations , mais fans les excès , les débauches & l'intempérance où les Payens tomberent peu à peu. La fource de toutes ces infamies fut l'admission des perfonnes de l'un & de l'autre fexe aux aflemblées nocturnes , contre la primitive inftitution. C'eft pour prévenir de femblables abus , que les femmes font exclues de notre Ordre. Ce n'eft pas que nous foyons affez injuftes pour regarder le fexe comme incapable de fecret ; mais c'eft parce que fa préfence pourroit altérer infenfiblement la pureté de nos maximes & de nos mœurs.

Si le fexe eft banni , qu'il n'en ait point d'allarmes ,
 Ce n'eft point un outrage à fa fidélité ;
 Mais on craint que l'amour , entrant avec fes charmes ,
 Ne produife l'oubli de la fraternité.
 Noms de freres , d'amis , feroient de foibles armes ,
 Pour garantir les cœurs de la rivalité.

[a] Voyez les mœurs des Sauvages du Pere Lafiteau , tome 1 , page 221.

La quatrième qualité requise pour entrer dans nos Ordres, est le goût des sciences utiles & des arts libéraux de toutes les espèces : ainsi l'Ordre exige de chacun de vous de contribuer par sa protection, par sa libéralité ou par son travail, à un vaste ouvrage, auquel nulle Académie & nulle Université ne peuvent suffire, parce que toutes les Sociétés particulières étant composées d'un très-petit nombre d'hommes, leur travail ne peut pas embrasser un objet aussi immense.

Tous les Grands-Maîtres en Allemagne, en Angleterre, en Italie & par toute l'Europe, exhortent tous les Savans & tous les Artistes de la Confraternité de s'unir pour fournir les matériaux d'un Dictionnaire universel de tous les arts libéraux & de toutes les sciences utiles, la Théologie & la Politique seules exceptées. On a déjà commencé l'Ouvrage à Londres; mais par la réunion de nos Confreres, on pourra le porter à sa perfection en peu d'années. On y expliquera non-seulement le mot *technique*, & son étymologie; mais on donnera encore l'Histoire de sa science & de l'art, ses grands principes, & la manière d'y travailler. De cette façon on réunira les lumières de toutes les Nations dans un seul Ouvrage, qui sera comme un magasin général & une Bibliothèque universelle de ce qu'il y a de beau, de grand, de lumineux, de solide & d'utile dans toutes les sciences naturelles & dans tous les arts nobles. Cet Ouvrage augmentera dans chaque siècle, selon l'augmentation des lumières. C'est ainsi qu'on répandra une noble émulation avec le goût des belles Lettres & des beaux Arts dans toute l'Europe.

Le nom de Fréc-Maçons ne doit donc pas être pris dans un sens littéral , grossier & matériel , puisque leurs Instituteurs avoient été de simples ouvriers en pierre & en marbre , ou des génies purement curieux , qui vouloient perfectionner les Arts. Ils étoient non-seulement d'habiles Architectes qui vouloient consacrer leurs talens & leurs biens à la construction des temples extérieurs , mais aussi des Princes religieux & guerriers qui vouloient éclairer , édifier & protéger les Temples vivants du Très-Haut. C'est ce que je vais démontrer , en vous développant l'origine & l'histoire de l'Ordre.

Chaque famille , chaque République & chaque Empire , dont l'origine est perdue dans une antiquité obscure , a sa fable & a sa vérité , sa légende & son histoire , sa fiction & sa réalité. Quelques-uns font remonter notre institution jusqu'au temps de Salomon , de Moÿse , des Patriarches , de Noé même. Quelques autres prétendent que notre Fondateur fut Énoch , le petit-fils du Protoplaste , qui bâtit la première Ville , & l'appella de son nom. Je passe rapidement sur cette origine fabuleuse , pour venir à notre véritable histoire. Voici donc ce que j'ai pu recueillir dans les très-anciennes Annales de l'Histoire de la Grande-Bretagne , dans les Actes du Parlement d'Angleterre qui parlent souvent de nos Privilèges , & dans la tradition vivante de la Nation Britannique qui a été le centre & le siège de notre Confraternité depuis l'onzième siècle.

Du temps des guerres saintes dans la Palestine , plusieurs Princes , Seigneurs & Citoyens entrèrent

en société, firent vœu de rétablir les Temples des Chrétiens dans la Terre-Sainte, & s'engagerent par serment à employer leurs talens & leurs biens pour ramener l'architecture à sa primitive institution. Ils convinrent de plusieurs signes anciens, de mots symboliques tirés du fond de la Religion, pour se distinguer des infidèles, & se reconnoître d'avec les Sarrafins. On ne communiquoit ces signes & ces paroles qu'à ceux qui promettoient solennellement, & souvent même aux pieds des Autels, de ne les jamais révéler. Cette promesse sacrée n'étoit donc plus un serment exécrationnel, comme on le débite; mais un lieu respectable pour unir les hommes de toutes les Nations dans une même confraternité. Quelque temps après, notre Ordre s'unit avec les Chevaliers de S. Jean de Jerusalem: dès-lors, & depuis, nos Loges portent le nom de Loges de S. Jean dans tous les Pays. Cette union se fit en imitation des Israélites, lorsqu'ils rebâtirent le second Temple; pendant qu'ils manioient d'une main la truelle & le mortier, ils portoient de l'autre l'épée & le bouclier. (*Esdras, chap. 4, v. 26.*) Notre Ordre par conséquent ne doit pas être regardé comme un renouvellement de Bacchanales, & une source de folle dissipation, de libertinage effréné & d'intempérance scandaleuse; mais comme un Ordre moral, institué par nos Ancêtres dans la Terre-Sainte, pour rappeler le souvenir des vertus les plus sublimes, au milieu des innocents plaisirs de la Société.

Les Rois, les Princes & les Seigneurs, en revenant de la Palestine dans leurs Pays, y établirent des Loges différentes. Du temps des dernières

Croisades on voit déjà plusieurs Loges érigées en Allemagne, en Italie, en Espagne, en France, & delà en Écosse, à cause de l'intime alliance qu'il y eut alors entre ces deux Nations.

Jacques Lord Steward d'Écosse, fut Grand-Maître d'une Loge établie à Kilwinnen dans l'Ouest d'Écosse, en l'an 1286, peu de temps après la mort d'Alexandre III, Roi d'Écosse, & un an avant que Jean Baliol montât sur le Trône. Ce Seigneur Écossais reçut Francs-maçons dans sa Loge les Comtes de Gloucester & d'Ulster, Seigneurs Anglois & Irlandois.

Peu à peu nos Loges, nos fêtes & nos solemnités furent négligées dans la plupart des Pays où elles avoient été établies. Delà vient le silence des Historiens de presque tous les Royaumes sur notre Ordre, hors ceux de la Grande-Bretagne. Elles se conservèrent néanmoins dans toute leur splendeur parmi les Écossais, à qui nos Rois confièrent, pendant plusieurs siècles, la garde de leurs sacrées Personnes.

Après les déplorables traverses des Croisades, le dépérissement des armées Chrétiennes, & le triomphe de Bendocdar, Soudan d'Égypte, pendant la huitième & dernière Croisade, le fils d'Henri III, Roi d'Angleterre, le grand Prince Edouard voyant qu'il n'y avoit plus de sûreté pour ses Confreres dans la Terre-Sainte, quand les troupes Chrétiennes s'en retireroient, les ramena tous; & cette Colonie de Freres s'établit ainsi en Angleterre. Comme ce Prince étoit doué de toutes les qualités du cœur & de l'esprit qui forment les Héros, il aima les beaux Arts, se déclara protec-

teur de notre Ordre , lui accorda plusieurs privilèges & franchises , & dès-lors les membres de cette Confraternité prirent le nom de *Francs-Maçons*. Depuis ce temps la Grande-Bretagne devint le siege de notre science , conservatrice de nos loix , & dépositaire de nos secrets. Les fatales discordes de Religion , qui embrasèrent & déchirèrent l'Europe dans le seizieme siecle , firent dégénérer notre Ordre de la grandeur & de la noblesse de son origine. On changea , on déguisa , ou l'on retrancha plusieurs de nos rits & usages , qui étoient contraires aux préjugés du temps.

C'est ainsi que plusieurs de nos Confreres oublierent , comme les anciens Juifs , l'esprit de notre Loi , & n'en conserverent que la lettre & l'écorce. Notre Grand-Maître , dont les qualités respectables surpassent encore la naissance distinguée , veut qu'on rappelle tout à sa premiere institution , dans un Pays où la Religion & l'Etat ne peuvent que favoriser nos loix.

Des Isles Britanniques , l'antique science commence à repasser dans la France sous le regne du plus aimable des Rois , dont l'humanité fait l'ame de toutes les vertus , sous le ministere d'un Mentor qui a réalisé tout ce qu'on avoit imaginé de fabuleux. Dans ce temps heureux où l'amour de la paix est devenu la vertu des Héros , la Nation la plus spirituelle de l'Europe deviendra le centre de l'Ordre ; elle répandra sur nos ouvrages , nos statuts & nos mœurs , les graces , la délicatesse & le bon goût ; qualités essentielles dans un Ordre dont la base est la *sagesse* , la *force* & la *beauté du génie*. C'est dans nos Loges à l'avenir , comme dans des

écoles publiques , que les François verront , sans voyager , les caractères de toutes les Nations ; & c'est dans ces mêmes Loges que les Étrangers apprendront par expérience que la France est la vraie Patrie de tous les Peuples : *Patria gentis humanæ.*

S T A T U T I.

NUl ne sera reçu dans l'Ordre , qu'il n'ait promis & juré un attachement inviolable pour la Religion , le Roi & les mœurs.

I I.

Tout Brocanteur en incrédulité , qui aura parlé ou écrit contre les anciens dogmes de l'ancienne Foi des Croisés , sera exclu à jamais de l'Ordre , à moins qu'il ne fasse abjuration de ses blasphèmes en pleine assemblée , & une réfutation de son ouvrage.

I I I.

Nul homme suspect de vices infames & dénaturés ne sera admis qu'après avoir donné pendant trois ans des preuves éclatantes de sa pénitence & de son amour pour le beau sexe.

I V.

Tout homme qui place la souveraine félicité à boire , manger & dormir , la perfection de l'esprit dans l'art de jouer , de jaser , de badiner , de favoir l'histoire des toilettes , de parler le style des ruelles , de ne lire que des contes bleus , est incapable d'entrer dans l'Ordre.

V.

Tout Petit-Maître idolâtre de sa figure , de son

coupet , & de ses ajustements , fera obligé , en entrant dans l'Ordre , de s'habiller simplement , sans galons , sans broderie , & sans parures femelles , pendant l'espace de trois ans.

V I.

Nul hypocrite en probité , en valeur , en dévotion , ni en morale sévère , ne sera reçu dans la sacrée Confraternité.

V I I.

Tout Savant qu'on recevra dans l'Ordre , sera tenu de promettre qu'il préférera à l'avenir le plaisir de savoir , à l'envie de briller ; qu'il tâchera d'avoir le beau dans la tête & le bon dans le cœur ; & qu'il ne montrera jamais l'un que pour faire aimer l'autre.

V I I I.

Nul bel esprit qui aura médit , calomnié , satyrisé en vers ou en prose , & dépensé ses talents en faux , en fariboles , en sornettes immondes ou impies , ne sera reçu qu'après avoir fait un ouvrage contre sa propre impertinence.

L'ÉTONNEMENT.

QU'un Cavalier suive par-tout les pas
 D'une beauté qu'il a charmée ,
 Que pour elle il quitte l'armée ,
 Cela ne me surprend pas :
Mais qu'un Abbé , d'une mine friponne ;
 A Philis presque tout le jour
 Effrontément fasse sa cour ,

Et lui marque son vif amour ;
C'est-là ce qui m'étonne.

Qu'un Financier abondant en ducats ,
Risquant quelquefois sa fortune ,
Perde au Lansquenet sa pécune ;
Cela ne me surprend pas :

Mais que Damon , qu'un Créancier talonne ,
D'un seul coup risque un revenu
Qui n'est pas encore venu ,
Et qui bientôt sera perdu ;
C'est-là ce qui m'étonne.

Que Lycoris , la fleur de nos climats ,
Pour un charmant Berger soupire ,
Qu'en ses beaux yeux elle se mire ;
Cela ne me surprend pas :

Mais que la jeune & piquante Pomone
Écoute les vœux d'un Ragot ,
Et se plaise avec un Magot ,
Qui jamais ne fut dire un mot ;
C'est-là ce qui m'étonne.

Que mon Iris , vive & pleine d'appas ,
A peine au printems de son âge
Soupire après le mariage ;
Cela ne me surprend pas :

Mais qu'Alifon , déjà dans son automne ,
Sans vigueur & sans agrément ,
Pense encore au doux Sacrement ,
Sans qu'il se présente un Amant ;
C'est-là ce qui m'étonne.

Qu'un

Qu'un froid Vieillard , pour prendre ses ébats ,
 Avec ses amis sous la treille ,
 Vuide quelquefois la bouteille ;
 Cela ne me surprend pas :

Mais qu'un Barbon , d'une jeune Pouponne ;
 Veuille encore éprouver les feux ,
 Après trois veuvages affreux
 Qui lui blanchissent les cheveux ;
 C'est-là ce qui m'étonne.

Qu'Amarillis , en amoureux combats ,
 Par l'éclat brillant de ses charmes ,
 Fasse au plus fier rendre les armes ;
 Cela ne me surprend pas :

Mais que Lifon , marchant à la dragonne ;
 Pense captiver les Amants
 Avecque ses cheveux ardents ,
 Et la jaunisse de ses dents ;
 C'est-là ce qui m'étonne.

LE POÈTE VENGE *

A Vorton des neuf Sœurs , Grenouille du Parnasse ;
 Qui que tu sois , réponds ; quelle imprudente audace
 T'a contraint d'attaquer un redouté Géant ,
 Qui peut , d'un seul regard , te réduire au néant ?
 Mais ne crains point : jamais dans sa noble colere

* Cette Pièce , & celle qui la suit , ont été faites à l'occasion de quelques misérables couplets lâchés contre M. C***.

Ce Héros n'attaqua qu'un illustre adversaire ;
 Il méprisa les coups d'une trop foible main ,
 Et t'honora toujours du plus parfait dédain.
 Semblable à ce grand Roi qui força le Granique ;
 Malgré les boulevarts de l'Empire Persique ,
 Il ne veut , comme lui , dans les combats d'honneur
 Que des Rois dont il puisse éprouver la valeur.
 Il craindroit de ternir son éclatante gloire ,
 S'il t'osoit disputer une foible victoire.
 Il s'en est expliqué , j'en atteste les Cieux :
 Je ne veux , m'a-t-il dit , qu'un ennemi fameux ,
 Je méprise un faquin que tout le monde ignore ,
 Il croupit dans l'oubli , qu'il y croupisse encore.
 Il dit : & je ne pus , en entendant ces mots ,
 Qu'admirer la grandeur & l'ame d'un Héros ,
 Quelle noble fierté ! me disois-je à moi-même ,
 Que ce mépris est grand ! que ma joie est extrême !
 S'il paroît quelqu'esprit & savant & jaloux ,
 Le siecle de César revivra parmi nous.
 Mais quoi ! je vois déjà mon Baudet qui s'admire ;
 Charmé des aigres sons de sa fade Satyre ;
 Il croit que ce mépris à propos concerté ,
 Marque ou trop de foiblesse ou trop de lâcheté.
 Eh bien ! prenons en main du Héros la vengeance ,
 Et du plus vilain leur dévoilons l'ignorance.
 Dis-moi ; prétendois tu , dans tes folles fureurs ,
 Éterniser ton nom par de sales horreurs ?
 Croyo s-tu qu'Apollon , secondant ton audace ,
 Te placeroit au rang ou de Perse ou d'Horace ?
 Insensé ! tu voulus croire ta passion ,
 L'infamie est le prix de ton ambition.

Tu ne peux l'éviter , & je vois *Melpomene*
Qui grave sur ton front le nom d'*Energumene*.
Quel Démon furieux fait jouer les ressorts
De ton esprit rampant & de ton foible corps ?
Sans respect , sans pudeur , tu répands dans la Ville
Le noirâtre poison que ta plume distille ;
La probité , l'honneur , l'esprit & le savoir ,
De tout satyriser tu te fais un devoir :
Il n'est pas aucun jour , où du fruit de tes veilles
Tu n'oses empâter nos yeux & nos oreilles.
Encore , si tu savois manier un écrit ,
Si l'on trouvoit en toi ce qu'on appelle esprit ;
Peut-être l'on pourroit , charmé de ton génie ,
Te passer un bon mot ou plaindre ta manie.
Mais non : tous tes écrits sales & dégoutants
Semblent être formés en dépit du bon sens ;
La rime & la raison , dans les vers si vantés ,
De l'un à l'autre bout sont chez toi maltraités ;
En un mot , tes Écrits sont des monstres hideux :
La nature en frémit , j'en détourne les yeux.
Mais ne crois pas pourtant éviter ma colere ,
Je prétends t'écraser , ou bien te faire taire.
Écoute donc ces mots par où je vais finir ,
Peut-être ils te rendront plus sage à l'avenir ;
Du moins tu ne pourras méconnoître en ma Fable ,
Dans l'Ane maltraité , ton portrait véritable.

L'ANE ET LE ROSSIGNOL,

Fable nouvelle.

UN tendre Rossignol, favori d'Apollon,
 Dans les bois du sacré Vallon,
 Chantoit un jour l'objet dont la vive jeunesse
 Avoit su captiver son cœur & sa tendresse,
 Tout étoit attentif aux accents de sa voix;
 Un silence profond regnoit au fond des bois;
 Les vents retenoient leur haleine,
 Les ruisseaux ne couloient qu'à peine,
 Les oiseaux d'alentour, charmés de ses doux sons,
 Prenoient en l'écoutant de savantes leçons.
 Phébus alors couché sous un épais feuillage,
 De son cher rossignol entendit le ramage.
 C'est lui-même, dit-il, avançons, hâtons-nous,
 Ne perdons rien d'un chant si doux.
 Il dit, & suivi de sa troupe,
 Il vint s'asseoir sur la prochaine croupe.
 Là, près de lui l'on vit ces Poètes fameux,
 Qui seront révéérés chez nos derniers neveux:
 Là, tendrement couchés sur la molle verdure,
 On vit le doux Racan & le badin Voiture,
 Le naïf la Fontaine & le géné Godeau,
 Le sublime Corneille & le mordant Rousseau:
 Là parurent aussi Malherbe le Lyrique,
 Ronsard qui tient encore son chalumeau rustique,
 Benferade qui fait peindre amoureuxment

Et les yeux d'une belle & les feux d'un amant ;
 Regnier , qui nous charma par sa vive fatyre ,
 Scarron qui n'écrivit que pour nous faire rire ,
 Là brilloient la Chapelle , & la Fare , & Chaulieu ,
 Racine & Despréaux l'ornement de ce lieu :
 Vous y futes aussi , Marot , & vous Moliere ,
 Avec l'aimable Deshouliere :

Tout s'y trouva ; Menard , Desmarest & Villon ,
 Et mille autres encore dont je passe le nom.

Le Dieu des Vers à peine eut fait faire silence ,
 Que l'oiseau favori ressentant sa présence ,
 Se remit à chanter avec plus de douceur
 Le vif & tendre amour qui consumoit son cœur.

Sa voix devint plus animée ;
 Toute la troupe en fut charmée ;
 Le gosier de l'oiseau ne parut point lassé ,
 Et Phébus avoua qu'il étoit surpassé.

Mais tandis que sa douce & divine harmonie
 Enchantoit la troupe ravie ,
 Un Baudet , près delà qui broutoit des chardons ,
 Crut pouvoir imiter de si tendres fredons :
 Il vous dresse à l'instant ses deux longues oreilles ,
 Et croyant faire des merveilles ,

De son large gosier il pousse avec vigueur
 Un aigre son , suivi d'un ton qui fit horreur.
 Il redouble ; & Phébus , indigné de colere :
 L'impertinent ! dit-il , allez le faire taire ;
 Prenez , mes fils , prenez de gros & fort tricots ,
 Qu'à ce sot animal on brise tous les os.

Alors vous eussiez vu cette troupe savante
 S'armer de gros bâtons , & d'une main pesante

Étriller de bonne façon

Le Baudet, qui pouffoit un lamentable son.
Chacun, à qui mieux micux, fit pleuvoir sur sa tête
Une grêle de coups semblable à la tempête.

On dit qu'entr'autres Desmarest,
D'un coup fort à propos, lui rompit un jarret.
Ainsi moulu de coups, l'Animal d'Arcadie
Fut chassé du Parnasse avec ignominie.
Alors réfléchissant sur son malheureux sort,
Il blâma son audace, & reconnut son tort.
Je mérite, dit-il, tous les maux que j'endure,
Mon orgueil est puni; mais par ma foi j'en jure,
Jamais mes aigres sons, poussés à contretemps,
Du tendre Rossignol ne troubleront les chants.

É P I L O G U E.

LE sens de cette Fable est facile à comprendre :

On veut par-là nous faire entendre
Que jamais il ne faut se mêler ici-bas
D'un métier que l'on n'entend pas;
Sans cela, des experts on devient la risée.
Témoin ce Rimailleur, dont la Muse forcée
N'enfante, & ne feme en ces lieux,
Qu'une façon de vers dégoutans, ennuyeux,
Où l'on ne reconnoît qu'une extrême impudence;
Et des regles de l'art une crasse ignorance.
Ils sont bien faits, dit-on, ils sont beaux, ils sont grands.
Ils sont beaux, qui le dit? De parfaits ignorans
Qui n'eurent en naissant qu'un corps pour tout partage;
Muse, tu les connois, n'en dis pas davantage.

Ah ! que de tels Grimauds méprisent mes écrits,
Je consens d'écrire à ce prix.

É P I T R E A U R A N I E ,

Par Mr. de Voltaire.

TU veux donc , charmante Uranie,
Qu'érigé , par ton ordre , en Lucrece nouveau ,
Devant toi d'une main hardie
A la Religion j'arrache le bandeau ;
Que j'expose à tes yeux le dangereux tableau
Des mensonges sacrés dont la terre est remplie ;
Et qu'enfin ma Philosophie
T'apprenne à mépriser les horreurs du tombeau ;
Et les terreurs de l'autre vie.
Ne crois pas qu'enivré de l'erreur de mes sens ,
De ma Religion blasphémateur profane ,
Je veuille avec dépit , dans mes égaremens ,
Détruire en libertin la loi qui les condamne.
Examineur scrupuleux
Du plus redoutable mystere ,
Je prétends pénétrer d'un pas respectueux
Au plus profond du sanctuaire.
Un Dieu mort sur la Croix , que l'Europe révere ;
Semble cacher ce Temple à mon œil téméraire ;
Mais la raison qui m'y conduit ,
Fait marcher devant moi son flambeau qui m'éclaire :
Les Prêtres de ce Temple , avec un front sévere ,

M'offrent d'abord un Dieu que je devois haïr ;
 Un Dieu qui nous forma pour être misérables ,
 Qui nous donna des cœurs coupables
 Pour avoir droit de nous punir ,
 Nous fit à lui-même semblables
 Afin de nous mieux avilir ,
 Et nous faire à jamais sentir
 Les maux les plus insupportables.
 Il forme à peine un homme à son image ,
 Qu'on l'en voit soudain repentir ;
 Comme si l'Ouvrier n'avoit pas dû sentir
 Les défauts de son propre ouvrage ,
 Et sagement les prévenir.
 Bientôt sa fureur meurtrière
 Du monde épouvanté sappe les fondemens ;
 Dans un déluge d'eau détruit en même-temps
 Les sacrilèges habitans
 Qui remplissoient la terre entière
 De leurs honteux dérèglemens.
 Sans doute on le verra , par d'heureux changemens ,
 Sous un ciel épuré redonner la lumière
 A de nouveaux humains , à des cœurs innocens ,
 De sa haute sagesse aimables monumens.
 Non , il tire de la poussière
 Un nouveau Peuple de Titans ;
 Une race livrée à ses emportemens ,
 Plus coupable que la première.
 Que fera-t-il ? Quels foudres éclatans
 Va sur ces malheureux lancer sa main sévère !
 Va-t-il dans le cahos plonger les Élémens ?
 O prodige ! ô tendresse ! ô mystère !

Il venoit de noyer les peres ,

Il va mourir pour les enfans.

Il est un Peuple obscur , imbécille , volage ,

Amateur insensé des superstitions ,

Vaincu par ses voisins , rampant dans l'esclavage ;

Et l'éternel mépris des autres Nations.

Le Fils de Dieu , Dieu même , oubliant sa puissance ,

Se fait concitoyen de ce Peuple odieux ;

Dans les flancs d'une Juive il vient prendre naissance.

Il rampe sous sa mere , il souffre sous ses yeux

Les infirmités de l'enfance.

Long-temps vil ouvrier , le rabot à la main ,

Ses beaux jours sont perdus dans un lâche exercice ;

Il prêche enfin trois ans le Peuple Iduméen ,

Et périt du dernier supplice.

Son sang du moins, le sang d'un Dieu mourant pour nous,

N'étoit-il pas d'un prix assez noble , assez rare ,

Pour suffire à parer les coups

Que l'Enfer jaloux nous prépare ?

Quoi ! Dieu voulut mourir pour le salut de tous ,

Et son trépas m'est inutile !

Quoi ! l'on me vantera sa clémence futile ,

Quand , remontant au Ciel , il reprend son courroux ;

Quand sa main nous replonge aux éternels abîmes ,

Et quand par sa fureur effaçant ses bienfaits ,

Ayant versé son sang pour expier nos crimes ,

Il nous punit de ceux que nous n'avons pas faits !

Ce Dieu , poursuit encore , aveugle en sa colere ,

Sur ses derniers enfans l'erreur du premier Pere ;

Il en demande compte à cent Peuples divers

Assis dans la nuit du mensonge ,

Et dans l'obscurité où lui-même les plonge ;
 Lui qui vient , nous dit-on , éclairer l'univers.
 Amérique , vastes Contrées ,
 Peuples que Dieu fit naître aux portes du Soleil ,
 Vous , Nations hyperborées ,
 Que l'erreur entretient dans un profond sommeil ;
 Vous ferez donc un jour à sa fureur livrées ,
 Pour n'avoir pas su qu'autrefois ,
 Sous un autre Hémisphere , aux plaines Idumées ,
 Le Fils d'un Charpentier expira sur la Croix ?
 Je ne reconnois point à cet indigne image
 Le Dieu que je dois adorer ;
 Je croirois le déshonorer
 Par un si criminel hommage.
 Entends , Dieu que j'implore , entends du haut des Cieux
 Une voix plaintive & sincère :
 Mon incrédulité ne doit pas te déplaire ,
 Mon cœur est ouvert à tes yeux ;
 On te fait un tyran , en toi je cherche un Pere ;
 Je ne suis pas Chrétien , mais c'est pour t'aimer mieux :
 Ciel ! ô Ciel ! quel objet vient de frapper ma vue !
 Je reconnois le Christ puissant & glorieux.
 Auprès de lui dans une nue
 Sa Croix se présente à mes yeux.
 Sous ses pieds triomphans la mort est abattue ;
 Des portes de l'Enfer il sort victorieux :
 Son regne est annoncé par la voix des oracles ;
 Son Trône est cimenté par le sang des Martyrs ,
 Tous les pas de ses Saints sont autant de miracles ;
 Il leur promet des biens plus grands que leurs desirs ;
 Ses exemples sont saints , sa morale est divine ;

Il console en secret les cœurs qu'il illumine :
 Dans les plus grands malheurs il leur offre un appui ;
 Et si sur l'imposture il fonde sa Doctrine ,
 C'est un bonheur encore d'être trompé par lui.
 Entre ces deux portraits, incertaine Uranie ,
 C'est à toi de chercher l'obscurité ,
 A toi que la nature embellit d'un génie
 Qui seul égale ta beauté.
 Songe que du Très-Haut la sagesse éternelle
 A gravé de sa main dans le fond de ton cœur
 La Religion naturelle ;
 Crois que ta beauté , ta douceur ,
 Ne sont point les objets de sa haine immortelle ;
 Crois que devant son Trône , en tout temps , en tous
 lieux ,
 Le cœur d'un juste est précieux ;
 Crois qu'un Bonze modeste , un Dervis charitable ,
 Trouvent plutôt grace à ses yeux
 Qu'un Janséniste impitoyable ,
 Ou qu'un Pontife ambitieux.
 Et qu'importe , en effet , sous quel titre on l'implore ?
 Tout hommage est reçu , mais aucun ne l'honore ;
 Un Dieu n'a pas besoin de nos soins assidus ;
 Si l'on peut l'offenser , c'est par des injustices.
 Il nous juge sur nos vertus ,
 Et non pas sur nos sacrifices.



O D E

A M. D E V O L T A I R E.

Plein d'une sainte vengeance,
 Je t'invoque, Dieu des Dieux,
 Pour confondre l'arrogance
 D'un impie ingénieux.
 Ah ! toujours, fougueux Voltaire,
 Par un effort téméraire
 Attaqueras-tu le Ciel ?
 Ingrat ! le Dieu que tu blesses,
 T'a comblé de ses largesses
 Plus qu'aucun autre mortel.

Déjà je me fais entendre ;
 Tes remords parlent pour moi :
 Réponds ; tâche de m'apprendre
 Pourquoi tu détruis ma foi ?
 Dans la divine parole
 Que trouves-tu de frivole ?
 Quel bandeau peut t'aveugler ?
 Sois mon Œdipe toi-même ;
 Est-ce ton cœur qui blasphème ?
 Ton esprit veut-il briller ?

Du sentiment populaire
 Adversaire trop outré,
 Avec le nombreux vulgaire
 Tu rougis de penser vrai.

Que je vois d'esprits sublimes
Suivre en enfans les maximes
Que me dicte Jesus-Christ !
Maximes vraiment divines ,
Les Corneilles , les Racines
Vous ont soumis leur esprit.

Qu'à ton exemple plus sage ,
Un Peuple d'Adorateurs
Cesse enfin de rendre hommage
A tes talens enchanteurs.
Que t'importe des Théâtres
Les louanges idolâtres ?
Tu n'en es point honoré * :
C'est combattre ton système ;
Tu connois un Dieu suprême ,
L'as-tu jamais adoré ?

On te croiroit , à t'entendre ,
Le fléau du préjugé :
C'en est un de le prétendre ;
Tu n'en es point dégagé.
Se fuir , se vouloir séduire ;
Juger sans oser s'instruire ,
Te voilà ; tu le sens bien :
Pour être encore plus étrange ;
Qu'aujourd'hui le culte change ,
Demain tu seras Chrétien.

* Voltaire , dans son Épître à Uranie , dit que Dieu n'est point honoré par nos hommages.

Voltaire, rends-toi justice,
 Je te peins par ce seul trait :
 Tu reconnois ton caprice
 A ce fidele portrait.
 Orgueilleux de ton génie ;
 Tu n'aveugles Uranie
 Que pour te distinguer mieux.
 Nouvel Ange de lumiere,
 Tu retraces sur la terre
 L'orgueil qu'il eut dans les Cieux :

Tu prétends , nouveau Lucrece ;
 Et tu le prétends en vain ,
 Du culte que je professe
 Rompre le bandeau divin.
 Ah ! consulte mieux ta gloire,
 Tu diffames ta mémoire
 Par tes systêmes Anglois :
 De Pekin , Byfance & Rome
 Penses-tu détourner l'homme ,
 Pour le fixer sous tes loix ?

Par certains tours énergiques
 Dont on aime les beautés,
 Chez toi des erreurs antiques
 Ont un air de vérité.
 Tu fais, séducteur infigne ,
 Ne nous laisser aucun signe
 Que tes Docteurs ont écrit.
 Ton art fait tout ton solide ;
 Ton Dëïsme est insipide
 Sans le sel qu'y met l'esprit.

A tes qualités sublimes
 J'éleverois des Autels ;
 Mais tes sacrilèges rimes
 Les rendroient trop criminels.
 Par quelle bizarrerie
 De ta brillante Patrie
 Es-tu l'opprobre & l'honneur ;
 Des vertueux & des sages
 Paschal a tous les suffrages ;
 Est-il moins illustre Auteur ?

Plus un rare esprit pénètre ,
 Je le confesse avec toi ,
 Plus il a peine à soumettre
 Ses sentimens à la Foi ;
 Mais sans elle il ne lui reste
 Que la ressource funeste
 De demeurer incertain.
 Sous la sagesse infinie ,
 D'où part son rare génie ;
 S'il pense , il pliera soudain :

J'apperçois sous le tonnerre ;
 Si j'y jette un œil savant ,
 Tous les cultes de la terre
 Se former , changer souvent.
 Tout-à-coup , sous son Empire ;
 J'en vois un seul les réduire ;
 Il est stable , c'est le mien.
 Numa , ta loi politique ,
 Cede au dogme évangélique ;
 Et l'univers est Chrétien.

Tout prouve que mon hommage
 N'est point l'œuvre d'un humain ;
 J'en croirai le témoignage
 De tout l'Empire Romain.
 Dois-je , à mon culte infidèle ,
 En croire Socin & Bayle ,
 Qui me laissent dans la nuit ?
 Que ton Roi te soit , Voltaire ,
 Un exemple salutaire ;
 La mort vient , le remords fuit.

L'ART D'AIMER ,
 A MADAME ***.

L'Amour veut un culte suprême ,
 Il veut dominer seul sur ses adorateurs ;
 Les autres passions l'énervent à l'extrême ,
 Il faut n'obéir qu'à lui-même ,
 Si l'on veut ressentir ses plus vives faveurs.
 Que d'amans sont souvent vainqueurs ,
 Sans jouir comme il faut , sans savoir comme on aime !
 Hélas ! l'amour , dans plus d'un cœur ,
 Est moins sentiment que fureur.
 En vain l'aimable & tendre Ovide ,
 Instruit par les amours , a fait un art d'aimer ;
 De ce livre charmant tout le monde est avide ;
 Mais c'est moins pour trouver un guide
 Que pour voir des portraits qui peuvent enflammer.
 Ses leçons sur l'art de charmer ,
 Au commun des humains n'offrent rien de solide.
 Hélas ! l'amour , dans plus d'un cœur ,

Est moins sentiment que fureur.

Souvent l'amant le plus vulgaire

Attrappe le maintien d'un amant délicat ;

Langage , ardeurs , soupirs , il fait tout contrefaire . . . :

Beau sexe , il veut se satisfaire :

Craignez de succomber , vous feriez un ingrat.

Des sermens faites peu d'état ;

Étudiez long-temps l'amant qui veut vous plaire :

Hélas ! l'amour , dans plus d'un cœur ,

Est moins sentiment que fureur.

Vous le savez , belle Sylvie :

Tout respire dans moi l'aimable volupté ,

D'une constante ardeur ma tendresse est suivie :

J'aime uniquement dans ma vie

Les sentimens , l'esprit , les graces , la beauté :

Puissé-je enfin être imité !

Mon ame à découvert seroit peut-être en vie :

Hélas ! l'amour , dans plus d'un cœur ,

Est moins sentiment que fureur.

É P I G R A M M E.

U N Moine à barbe , exploitant bonne Sœur ;

Réitéroit souvent ce doux labeur ,

Ah ! c'est assez : finissons , lui dit-elle ,

On sonne au Chœur , je vais où Dieu m'appelle :

Eh quoi ! si vite ? Encore un pauvre *Ave* ,

Encor , ma Sœur , & puis je me retire.

Qu'un *Ave* ? Soit : voyons , je vais le dire ;

Ça faites donc , j'y joindrai le *Salve*.

L A C O Q U E T T E.

DAns vieux & modernes Grimoires
 J'ai lu maintefois les histoires
 Des amoureux infortunés,
 De ces amans toujours bernés
 Par des attentes illusoires,
 Et dont les soupirs surannés
 N'ont jamais été méritoires.
 J'en ai vu de mal-entendus,
 Qui de rage se sont pendus;
 D'autres (c'est pis que de se pendre)
 Qui voyant leurs vœux affidus
 Réjettés, moqués, confondus,
 Sans espoir, n'osant plus attendre
 Qu'on aimât leurs individus,
 Moines froqués se sont rendus.
 Je vous plains sur-tout, fots tondus;
 Mais, ma foi, vos burlesques peines
 N'avoient point égalé les miennes.
 J'aime, que dis-je ? Je suis fou,
 Mait fou jusqu'à perdre le cou,
 D'une comique créature,
 Jeu grotesque de la nature,
 Qui du côté de la figure,
 Sans qu'elle a les yeux d'un matou,
 Tiendroit en tout du Sapajou.
 Très-épaisse est son encolure;
 Son corps massif en ferait trois :

Parée, ainsi que sans parure,
 Sa taille égale son minois.
 (Mon goût brille dans ce choix)
 Quant au reste de sa structure,
 Je n'en dis rien pour cette fois ;
 Car aussi cruelle que laide,
 En vain je la presse & l'excede,
 En vain je meurs à ses genoux,
 Jamais la coquine ne cede ;
 Elle égratigne, entre en courroux,
 Et traite mes transports de foux.
 Elle a raison : oui, je l'avoue ;
 Mais cette raison, que je loue,
 Parle bien foiblement au cœur,
 Quand l'amour en est le vainqueur :
 Convaincu que c'est une tache
 D'idolâtrer pareil objet,
 Et d'en être fou sans sujet,
 Souvent je me plains, je me fâche
 De soupirer sans nul effet ;
 Elle en rit : je la prends, je tâche
 De la réduire tout-à fait ;
 (Car sa résistance m'attache.)
 Pour empêcher mon sot projet,
 Elle appelle, on vient, & je lâche.
 (Dans ces quarts-d'heures amoureux
 Un témoin est toujours fâcheux.)
 Je vois pourtant que ce manège
 Flatte son petit esprit vain :
 Elle m'agace, elle m'assiège,
 Par fréquens baisers elle allège

Le très-ridicule chagrin
 Que j'ai de voir son bras mutin
 Toujours me repousser la main.
 Son orgueil donne un privilege,
 Son cœur le refuse soudain.
 Le témoin fort, je recommence,
 Même appel, même résistance;
 Il lui vient encore du secours :
 Une stoïque contenance
 Succède à mes combats trop courts.
 Le ris la prend : ma patience,
 Quoique j'enrage à toute outrance,
 Est le remède où j'ai recours.
 Que faire ? Il faut, par complaisance,
 L'écouter. O Dieux ! quels discours !
 Quels riens ! quels torrents de paroles !
 Que ne suis-je au nombre des fourds !
 Jeu, bal, repas, manège, atours,
 Sont les fauités frivoles
 Dont elle m'entretient toujours.
 Si du moins, stable en ses fornettes,
 Elle m'achevoit un récit :
 Fait au babil des femmelettes,
 J'écouterois ce qu'elle dit ;
 Mais, dans ses verves indiscrettes,
 Disant beaucoup, n'achevant rien,
 Elle surpasse ces Nonnettes
 Que le Vert-vert glosa si bien.
 L'histoire d'hier est la même
 Dont elle m'affomme aujourd'hui.
 Je veux fuir, un attrait suprême

Me force à vaincre mon ennui.
 Pour rompre, je parle système,
 Amour, bel esprit, sentiment;
 Je veux la fixer un moment:
 Elle rend vain tout stratagème;
 Je fixerois plutôt le vent.
 Assez bien la drôline chante;
 Mais toujours chanter. . . . j'en suis las.
 Demandez-moi donc qui me tente
 Dans cet objet dont je fais cas.
 Son cœur est bon : sans lui déplaire,
 Je lui dis maintes vérités;
 Et ces vers que je viens de faire
 Dans un quart-d'heure de colere,
 Sans courroux seront écoutés.

C H A N S O N.

A P O L O G I E D U J A N S É N I S M E,

Sur l'Air : *Grands Philosophes, je vous blâme.*

N Argue du dogme Moliniste,
 Sa nouveauté ne peut que m'allarmer.
 Vive le parti Janféniste,
 Il ne prescrit à mon cœur que d'aimer.
 Je reconnois, & je sens que les graces
 Sont toujours efficaces;
 Car une beauté
 Agit avec liberté
 Sur ma volonté.

 Q U I - P R O - Q U O ,

Sur l'Air : *Des Folies d'Espagne.*

C'Est bien à tort qu'à la Vierge on m'égale,
 Dit Sœur Agnès d'un ton tout ingénu ;
 Je connois l'homme , & cette humble Vestale ,
 Plus pure encore , ne l'a jamais connu.

B O U Q U E T .

CA , ma Muse , réveillez-vous ,
 C'est trop long-temps être endormie ;
 Manon veut de petits vers doux ,
 Il faut en faire , allons , ma mie.
 Vous savez tout ce que je dois
 A cette aimable & tendre amie ;
 Si je n'obéis à sa loi ,
 Je m'en vais faire une ennemie.
 Allons , vite , secourez - moi.
 Je l'aime ; c'est demain sa fête ,
 Il faut un bouquet. . . Eh quoi !
 Vous faites la sourde , je crois.
 Allons ma plume est toute prête. . . :
 Eh bien ! J'en enrage , morbleu.
 En vain contr'elle je tempête ,
 Il ne sort de ma foible tête
 Que des vers à jeter au feu.
 Pour un très-orgueilleux Poète ,
 Voilà sans doute un triste aveu.

Jamais de l'impuissant Ovide
 Le malheur n'égala le mien ;
 Sa Corinne étoit trop avide,
 Et Manon ne veut presque rien.
 Qu'Ovide eut bien fait mon affaire !
 Dans les vers il étoit rompu ;
 Il feroit ce que je n'ai pu,
 Je ferois ce qu'il n'a pu faire.
 Voilà mon fort, voyez, Manon,
 Si cela vous convient ou non.
 Le Bouquet que je vous propose,
 Vaut cent fois mieux que vers & prose.
 Dites si ce Bouquet vous plaît,
 J'irai l'offrir, il est tout prêt.

L E T T R E

à Madame de * * *.

N On je ne suis point satisfait,
 Chere Maman, belle entêtée,
 De cette Épitre trop hâtée,
 Qu'hier, sans loisir & distrait,
 Je te barbouillai, Dieu le fait,
 Ne pense pas en être quitte ;
 De ma colere non petite,
 Tu n'as encor vu qu'un extrait.

Comment ! Je n'en reviens pas. Tu m'offres du sirop, je te refuse opiniâtrément, & plus opiniâtre que moi, tu me l'envoies !

Je suis femme , me diras tu :
 L'opiniâtreté fait notre caractère ;
 Une Madame dégénere ,
 Qui manque de cette vertu.

Et moi , qui suis homme , & très-homme , je croirois
 dégénérer , ne t'en déplaise , si j'acceptois ton sirop.

Du sirop à moi ! quel présent !
 En est-il de plus offensant ?
 Ma foi , si sur ce ton tu débutes , la Belle ;
 J'aurai bientôt de la dentelle ,
 Une quenouille , des fuseaux ,
 Et toute la vaine sequelle
 Des ragoûts femmelets , sucres , bonbons , sirops :
 C'étoit à quelques Damoiseaux
 Que convenoient pareilles bagatelles.
 Par exemple : au papa mignon ,
 Ce doucereux penche chignon ,
 Dont les apparences dévotes
 Demandent que tu le sirotes ;
 A cet Abbé , poupin fiessé ,
 Jeune & gentille Demoiselle ,
 Qui de riens meubla sa cervelle ,
 Pour aller plus de pair avec l'État coiffé.

Mais à moi qui me pique de faire un contraste par-
 fait avec ces femmes manquées , il ne falloit offrir que
 toi ; c'est un présent digne d'un homme.

Tout ton aimable individu ,
 Tout ton petit charmant toi-même ,
 Est un don friant & dodu ,
 Qui vaut tous les sirops , qui vaut un diadème.

LE NEZ ET LES PINCETTES.

Conte par Piron.

LEs Saints & les Diables ensemble
 Eurent toujours maille à partir ;
 Mais ce qui doit nous avertir
 Qu'il faut que chacun de nous tremble ;
 C'est que le serviteur de Dieu
 N'a pas toujours avec le Diable
 Tiré son épingle hors du jeu ,
 Ou la Légende est une fable.
 Jadis un vieux Saint existoit,
 Lequel Apothicaire étoit ;
 Car en quelque état que l'on vive ;
 Est saint qui veut, noble, vilain,
 Voire pis, témoin saint Crépin,
 Sainte Madelaine & saint Yves.
 Un jour que pour le bien public
 Manipulant quelques recettes,
 Le Distillateur en lunettes,
 Dans un fourneau, sous l'alambic,
 Fourgonnoit avec des pincettes ;
 Voici venir le Tentateur ,
 En intention de distraire
 Le vigilant Opérateur,
 Et d'être ainsi l'instigateur
 D'un qui-pro-quo d'Apothicaire.
 Devant le Saint, Monsieur Satan

Culbute , caracole & feringue :
 Le fanatique Charlatan
 De mille façons se distingue ;
 Entr'autres le corps du lutin
 Se tourne en cylindre d'étain ,
 Représentant une feringue ;
 Il fait de son nez le canon ,
 Soupirail exhalant la peste ,
 De sa gueule un mortier bouffon ;
 Et de sa langue un gros pilon ,
 Dont le mouvement circulaire
 Faisoit un petit carillon ,
 Tel qu'au Sabbat on peut le faire :
 Des ténèbres le Roi Falot
 Épuisa-là tout son calot ;
 Mais ce qu'il y gagna fut mince :
 Car le bon Saint , ne disant mot ,
 Fait cependant rougir sa pince ,
 Puis l'adressant au nez du Prince ,
 Vous le lui serre comme il faut .
 Le Diable fait un soubresaut ,
 Montre de longues dents qu'il grince ;
 Veut avancer , veut reculer ,
 Tend les griffes , serre la queue ,
 Rue & beugle à faire trembler
 Toute la terre & sa banlieue .
 Cependant , en malin fournois ,
 L'autre jouit de sa victoire ,
 Et fait faire au Diable vingt fois
 Le tour de son laboratoire ,
 Jusqu'à ce que , las de ce jeu ,

Il renvoya la bête au gîte,
 Et pour l'y faire aller plus vite,
 Il lui feringua pour adieu
 Quelques petits jets d'eau bénite.
 C'est s'en tirer avec honneur :
 Heureux le saint Pharmacopole ;
 S'il eût d'une telle faveur
 Rapporté la gloire au Seigneur !
 Par malheur, en tournant l'épaulé ;
 Le Diable avoit trouvé moyen,
 Pour se dépiquer de son rôle,
 De jeter au cœur du Chrétien
 Un grain de sa vanité folle,
 Dont à son tour le Tout-Puissant ;
 Très-mécontent avec justice,
 Châtia le Saint, en laissant
 Triompher un temps la malice
 Du maudit lion rugissant,
 Dont voici quel fut l'artifice.
 Il s'enveloppa d'une peau
 De ces gens chargés de cuisine ;
 Masse de chaire faite en tonneau ;
 Pesante, espece de pourceau,
 Qui roule ici-bas sa machine,
 Et qui pliant sous le fardeau,
 Sur deux pieds quelquefois chemine :
 A la Ville & dans le quartier,
 Où le Saint faisoit son métier,
 Le masque à figure massive,
 En Moine de Cîteaux arrive,
 Va descendre chez le Baigneur,

Se met au lit, fait le malade,
 Et mande le premier Docteur
 Qui vient lui débiter par cœur
 Cent mille & une couillonnade,
 Et termine le sot narré
 Par la formule régulière
 Du *clysterium donare*
 De la faculté de Moliere.
 Là paroît l'humble Apothicaire;
 Tout prêt à donner de sa main,
 Avec sa mine débonnaire,
 Le remede chaud & bénin.
 Dieu des vers & de la peinture;
 Aidez-moi dans cette aventure.
 Voilà tout bien appareillé,
 Le Mousquetaire agenouillé,
 Et le malin corps en posture:
 Mais, quoique longue outre mesure
 La canule n'arrivoit point
 A mi-chemin de l'embouchure.
 Pour que tout donc aille à son point;
 De deux valets l'effort s'y joint;
 Chacun d'eux du fessier difforme
 Prend une part, la tire à foi,
 Et de l'ennemi de la Foi
 Présente le podex énorme.
 Le Collateur un peu butor;
 Qui malgré cela craint encor
 De s'égarer dans la bruyere,
 Et qui, pour ses péchés, de plus
 Étoit un peu court de visiere,

Met le nez si près du derrière,
Qu'il est à deux doigts de l'anus.
C'est où mon drôle attend son homme ;
On ne peut trop admirer comme
Droit au devant la bague alla,
Et d'elle-même s'enfila,
Alors sur chaque joue on laisse
Retomber l'une & l'autre fesse :
L'impitoyable Lucifer
A cris, ni pleurs ne veut entendre ;
Et change en tenaille d'enfer
L'endroit où le nez s'est fait prendre.
Ah ! vous avez beau trépigner,
Vous voilà pris, l'homme aux pincettes ;
C'est à vous de vous résigner ;
Car de la façon dont vous êtes,
Vous ne pouvez pas vous figner.
Il dit, & plus fier de sa proie
Que ne le fut le beau Paris,
Rapportant la fienne de Troye ;
L'infame ravisseur dép'loie
Ses ailes de chauve-fouris,
Et s'élève en l'air avec joie.
Spectacle horrible & scandaleux !
Au cul du démon cauteleux,
Et de qui triomphe la fraude,
L'un d'entre les Prédestinés,
Un Saint en l'air & par le nez
Pendu comme une gringuenaude.
Ainsi sur le saint homme Job
Le Dieu d'Isaac & de Jacob,

Jadis de la même puissance
 Toléra l'affreuse licence,
 Et bientôt fut y mettre fin :
 Aussi mit-il ici la main.
 Le saint reconnut son offense :
 Dieu tonna ; le malin esprit
 Ouvrit la pincette maudite,
 Et de la foire qui lui prit,
 Aspergeant le nez du contrit :
 Adieu, lui dit-il, quitte-à-quitte.

LA MULE DU PAPE.

F Reres très-chers, on lit dans Saint Matthieu,
 Qu'un jour le Diable emporta le bon Dieu
 Sur la montagne, & là lui dit : Beau Sire,
 Vois-tu ces mers, vois-tu ce vaste Empire,
 Ce nouveau monde inconnu jusqu'ici,
 Rome la grande & sa magnificence ?
 Je te ferai maître de tout ceci,
 Si tu veux me faire la révérence.
 Notre Seigneur ayant un peu rêvé,
 Dit au Démon, que quoiqu'en apparence
 Avantageux le marché fût trouvé,
 Il ne pouvoit le faire en conscience,
 Ayant toujours oui dire en son enfance,
 Qu'étant si riche on fait mal son salut.
 Un temps après notre ami Belzébut
 Alla dans Rome : or c'étoit l'heureux âge,
 Où Rome étoit fourmillière d'Élus ;
 Le Pape étoit un pauvre personnage,

Pasteur des gens, Evêque, & rien de plus.
 L'esprit malin s'en va droit au saint-Pere,
 Dans son taudis l'aborde, & lui dit : Frere,
 Si tu voulois tâter de la grandeur ?
 Si j'en voulois ! oui par mon Dieu, Monseigneur.
 Marché fut fait, & voilà mon Pontife
 Aux pieds du Diable, & lui baisant la griffe.
 Le farfadet, d'un ton de Sénateur,
 Lui met au chef une triple couronne :
 Prenez, dit-il, ce que Satan vous donne,
 Servez-le bien, vous aurez sa faveur.
 O ! vous, Papes, voilà l'unique source
 De tous vos biens, comme savez, & pour ce
 Que le saint Pere avoit en son tracas
 Baisé l'ergot de Monsieur Satanas,
 Ce fut depuis chose à Rome ordinaire
 Que l'on baïsât la mule du saint-Pere.
 Que s'il advient jamais que ces vers-ci
 Tombent ès mains de quelque galant homme,
 C'est bien raison qu'il ait quelque souci
 De les cacher, s'il fait voyage à Rome.

LE NOUVEAU ROI
 DES GRENOUILLES,
 Ou le Pere J*** dans un fossé.

STANCE LIBRE.

Vous qu'on vit autrefois sur le haut du Parnasse
 Folâtrer avec Du-Cerceau (a),

[a] Jesuite qui a composé des vers sur des sujets assez plaisants.

Venez, badine Muse, animant mon audace ;

Guider mon timide pinceau.

Souffrez aujourd'hui que je chante,

Sur les bords du sacré vallon,

Une aventure assez plaisante,

Pour dérider le sourcil d'Apollon.

Près des lieux où périt Charles-le-Téméraire [b],

S'éleve une maison [c] dont l'aspect enchanté

Auroit sans doute de quoi plaire ,

Si l'on pouvoit y vivre en toute liberté.

Mais un nombreux essaim de folâtre jeunesse [d],

Dont sur ma foi le meilleur n'en vaut rien ,

A l'entour de ce lieu court, va, revient sans cesse,

Pour voir ce qui s'y fait, ou de mal, ou de bien.

Encor, si l'on pouvoit de quelqu'épais ombrage

Parer les traits malins qui partent de leurs yeux ;

Mais, ô douleur ! ô désespoir ! ô rage !

Il n'est point d'ombrage en ces lieux.

Pour surcroît de malheur, une race méchante

D'animaux [e], dont la terre enferme les foyers ;

Vient ronger l'écorce naissante

De nos jeunes Poiriers.

Bien en prit au vieillard [f] qui donna des chaussures

A nos tâteuls craintifs, à nos foibles ormeaux,

Moins pour les garantir des piquantes froidures,

[b] Dernier Duc de Bourgogne tué devant Nancy, en assiégeant René dans la Capitale.

[c] Maison de Campagne de J * * *.

[d] Les Écoliers rodent sans cesse autour de cette Maison.

[e] On voit près delà une garenne qui fourmille de lapins.

[f] Le P. J. garnissoit le pied des arbres de vieux lambeaux de loutanès,

Que de la triste dent de ces vils animaux.
 Sans les foins empressés du Barbon charitable,
 Ces lieux destinés aux plaisirs
 Ne seroient aujourd'hui qu'un désert effroyable,
 Séjour de pleurs & de soupirs.
 Mais c'est trop exhaler la douleur qui m'inspire,
 Allons au fait, & sans détour :
 Aujourd'hui, Muse, il nous faut rire ;
 Nous pleurerons un autre jour.
 Décrivez-nous l'entrée où se passa la scène
 Que je vais dans mes vers transmettre à nos neveux ;
 Venez, Muse, échauffer ma veine,
 Point de trait qui ne soit heureux.
 D'abord se présente à la vue
 Un large & vaste enclos qu'enferme un grand conduit ;
 Une porte à demie-rompue
 Sépare en deux un mur [g] que la terre a produit.
 A peine a-t-on franchi cette porte admirable,
 Qu'on voit un pont, mais des plus beaux,
 Dédale [h] y travailla, si l'on en croit la fable ;
 Au sortir des prisons du farouche Minos.
 Divine fille de mémoire,
 Décrivez-nous ce pont, ce magnifique pont.
 Rendez-le plus fameux, s'il se peut, dans l'histoire ;
 Que celui qu'un grand Roi [i] jetta sur l'Hellespont.
 Six ais cloués sur deux solives,

[g] Une haie vive.

[h] Architecte de l'Antiquité, qui bâtit le fameux Labyrinthe de Crète, dans lequel il fut ensuite empoisonné par Minos, Roi de l'île, & dont il s'envola avec des ailes de cire.

[i] Xercès, Roi de Perse, couvrit l'Hellespont de vaisseaux.

Par-tout du fable répandu ;
 Voilà ce qui, sur les deux rives ,
 Forme en peu le pont prétendu.
 A droite on voit un trou couvert d'une fascine :
 A gauche un plus petit, plus traître [k] & plus trom-
 peur ,
 Fait que sur toute la machine
 Le plus hardi Champion ne marche qu'avec peur.
 Au dessous un fossé, large de six coudées,
 Profond de cinq, (si je puis bien juger)
 Contient des eaux si fort consolidées,
 Que jamais l'œil ne les a vu bouger.
 C'est au fond de cette eau verdâtre & croupissante ;
 (Comme on le dit en ces climats)
 Que la Nation croassante
 Tous les Jeadis [l] en pompe assemble ses États :
 Depuis mille ans, ce Peuple au vieux fils de Cybele
 A grands cris demandoit un Roi,
 Qui plutôt, par des arrêts d'une forme nouvelle,
 Corriger les abus & rétablir la loi.
 Sa demande long-temps fut inutile & vaine ;
 Mais un jour il cria si fort ,
 Que Jupin en laissa tomber sa coupe pleine,
 Et que son aigle en prit l'efflor.
 Vertu-mort, s'écria le Dieu tout en colere,
 De quel front vient-on m'insulter ?
 Moi, le Maître des Dieux, l'arbitre du tonnerre ;
 Et je pourrois y résister !

[k] C'est le trou qui fit tomber le P. J.

[l] C'est ordinairement les Jeadis que les J. vont à la campagne.

Qu'on m'apporte au plutôt ma foudre ;
 Je veux exterminer ces importuns marauds ,
 Oui , je veux les réduire en poudre :
 Vite ici , Mulciber , fournis-moi des carreaux.
 Eh ! quoi , reprit Junon , quoi pour si peu de chose
 Exterminer ainsi les Peuples des Marais ?
 Pour un peu de Nectar ? Voyez la belle cause !
 Hébé , verse-nous-en du meilleur , du plus frais.
 Que chacun [*m*] suive ici l'exemple que je donne :
 A votre fanté , cher Gogo ;
 Sachez qu'on n'est heureux [*n*] que lorsque l'on pardonne
 Et qu'on boit à tir-la-rigo.
 A cette belle & pieuse Sentence
 On vit trois fois tout l'Olympe applaudir ,
 Comme on voit aujourd'hui sur la scène de France
 A de pareils discours le Peuple s'ébaudir.
 A l'instant le Dieu rentre au dedans de lui-même ,
 Et blâmant son courroux un peu précipité :
 Voici , dit-il , chere épouse que j'aime ,
 Voici quelle est ma stable volonté.
 Qu'à ma parole on prête une oreille attentive ,
 Écoutez-moi , peuple importun ,
 Vous demandez un Roi , quoi qu'il vous en arrive ,
 Vous le voulez ; eh bien ! je vous en promets un.
 Mais gardez-vous , race maudite ,
 De le traiter ainsi que le Roi *Soliveau* ;
 Je punirois ce crime autant qu'il le mérite ,

[*m*] Ce Vers est tiré de la Tragédie de Maximien.

[*n*] C'est une des sentences de Constantin , qui ne parle que par apophtegmes dans cette Tragédie.

J'en jure , & vos marais seroient votre tombeau ;
 Il dit , & secouant sa noire chevelure ,
 Il fit trembler le firmament ;
 Il tonne , & toute la nature
 Sentit que Jupiter avoit fait un serment ;
 Mais en attendant l'arrivée
 Du nouveau Roi promis par le Maître des Dieux ,
 Achevons , Muse , la corvée ;
 Montrez-nous ce qui reste à voir dans ces beaux lieux.
 Ne différons pas davantage ,
 Guidez mes pas vers la maison.
 Je l'aperçois , ô ciel ! quel heureux avantage ,
 D'entrer dans le séjour qu'habite la raison.
 Tu te trompes : c'est-là qu'habitent la contrainte ,
 Et le froid pédantisme , & la fausse douceur ;
 Tous ces noirs habitants ne respirent qu'en crainte ,
 Chacun , censeur d'autrui , trouve aussi son censeur.
 A deux Divinités propices
 Ils font gloire d'offrir chaque jour des présents ,
 Les vieux seuls font les sacrifices ,
 Les jeunes préparent l'encens.
 Vois-tu l'Ambition avec sa tête altière ?
 Jusques sur l'Empirée elle fixe ses yeux ;
 Dominant sur la terre entière ,
 Elle voudroit encor dominer dans les Cieux.
 A ses côtés paroît la Politique habile ,
 Au maintien décevant , au front toujours couvert ;
 Elle prête à sa sœur une main trop facile ,
 Et feint de la blâmer , pour agir de concert.
 Mais entrons , j'aperçois les deux sales ouvertures ;
 Que de tables , bons Dieux ! la belle quantité !

De mêts les plus communs ces tables sont couvertes ;
Les mêts communs , dit-on , sont bons pour la fanté.

Plus loin paroît une cuisine

Presqu'aussi blanche qu'un vieux four ;

C'est en ce bel endroit que Madame Lesfine

A fixé pour jamais son bienheureux séjour.

O la laide figure ! ô la vieille grand'mere !

Je n'y puis plus tenir , je vais la souffleter :

Sors d'ici , vilaine Megere ;

Non , moi , j'y veux toujours rester.

Que vois-je ! on se leve de table ,

L'un prend sa canne , & l'autre son manteau ;

Il n'en reste plus qu'un qui tette un verre en sable ,

Et court comme un perdu rejoindre le troupeau.

Trois sont déjà partis où leur ardeur les porte ;

Il en reste encore cinq , deux jeunes & trois vieux ,

D'un pas grave & pédant ils marchent vers la porte ,

Ne sachant pas qu'un Roi se trouve au milieu d'eux.

Apprenez-nous , Muse divine ,

Vous , à qui l'avenir est comme le présent ,

Apprenez-nous celui que Jupiter destine

A commander un jour au peuple croassant.

Il a les cheveux noirs , & les sourcils de même ,

Le nez long , les yeux grands , un front de majesté ;

Aussitôt qu'on le voit on l'aime ,

Tout prêche en lui la Royauté.

Ennemi de tout artifice ,

Excellent cœur , & bon ami ,

Il n'aime jamais par caprice ,

Il n'aime jamais à demi.

Ses discours sont remplis d'une noble élégance ,

Il a du tour, de l'ordre, & beaucoup de bon sens;
 Aussi depuis long-temps la divine Éloquence
 L'a placé parmi ses enfans (o).
 Mais tandis que je veux vous le faire connoître,
 Il est déjà tombé dans ses nouveaux États,
 Selon l'ordre de notre Maître,
 Les pieds en l'air, la tête en bas.
 Sa chute répand l'épouvante
 Parmi le Peuple des Marais,
 Et cette Nation tremblante
 Crut être perdue à jamais.
 Rassurez-vous, peuple timide,
 Accourez, & venez saluer votre Roi;
 Son bras n'est pas armé d'un acier homicide,
 Il vient en paix faire observer sa loi.
 Ce n'est plus cet hydre terrible
 Qui croqua jadis vos ayeux;
 C'est un homme doux & paisible,
 C'est un Roi conforme à vos vœux.
 Sa bouche n'est point meurtrière,
 Sur sa langue jamais on ne trouva de fiel;
 Il vous apporte un cœur de pere,
 Un cœur confit dans le sucre & le miel.
 Vous verrez sous ses loix la paix & l'abondance
 Regner de nouveau parmi vous;
 Du serpent vénimeux la brutale insolence
 Tombera sous ses coups.
 A ces mots j'apperçois la troupe épouvantée
 Quitter ses trous bourbeux, & paroître au grand jour;

[o] Le P. J. faisoit le métier de Prédicateur.

Déjà sur la rive montée ,
 Elle vient lui faire sa cour.
 Autour de lui chacun s'attroupe ,
 C'est à qui montrera le plus d'activité ;
 Mais un seul , au nom de la troupe ,
 Fait ferment de fidélité.
 Chacun se dit en son langage ,
 Qu'il est aimable , qu'il est beau !
 Il fera désormais notre unique partage ;
 Il vaut mille fois mieux que le Roi *Soliveau*.

ÉPIGRAMME.

Que pensez-vous de l'Auteur d'Uranie ?
 Vous l'avez vu Poète , Historien ,
 Critique amer , hardi Pyrrhonien ,
 Sur tout sujet exerçant son génie ;
 Vous le voyez Anti-Cartésien ,
 Ami du vuide , Anglois à toute outrance ;
 Est-ce tout ? Non , grace à son inconstance ,
 Je le prédis , vous le verrez Chrétien.

LES DEUX RATS.

Au bon vieux temps , lorsque Berthe filoit ,
 Et que mainte Bête parloit
 Mieux que font nos Docteurs de Sorbonne ,
 On dit que certaine Mitronne ,
 Un soir comme elle pétriffoit ,
 Se sentit vivement mordre par une puce ,

Sur le bord d'un certain endroit ,
 Par où l'Hermitte Frere Luce
 Fit croire que d'Agnès un Pape fortiroit.
 Sur le champ la Mitronne adroite
 Surprit cette puce indiscrete ,
 La preffant , le col lui tordit ,
 Puis après sa besogne faite ,
 Auprès de son Mitron elle se mit au lit.
 Or , quand la puce elle avoit dénichée ,
 La pâte de ses doigts qui s'étoit attachée
 Aux plumes de l'oiseau que je ne nomme pas ,
 Attira dans le lit deux Rats ,
 Dont le nez fin l'avoit flairée.
 En tapinois venus pour en tâter ,
 Ils commençoient à grignoter ,
 Quand le Mitron , sentant sa pâte bien levée ,
 Se mit en devoir d'enfourner.
 Les Rats le voyant se tourner ,
 L'un étourdi de peur , tremblant , tête baissée ,
 Dans le plus prochain trou brusquement se jetta ,
 Et l'autre auprès tapis resta.
 Le Mitron , besogne achevée ,
 Se recoucha sur le côté ;
 Les prisonniers en liberté
 S'enfuirent au grenier à leur gîte ordinaire.
 Les voilà se questionnant ,
 L'un & l'autre se demandant
 Comme ils s'étoient tirés d'affaire.
 Moi , dit l'un , j'ai donné dedans le pct au noir ;
 Je ne crois pas qu'on puisse avoir
 Une plus risible aventure :

Je me suis fourré dans un trou
 Où j'ai cru ma retraite sûre ;
 Mais le maudit Mitron m'a bourré tout son faoul
 Avec je ne fais quoi qu'il pouffoit à mesure
 Que pour sortir je voulois avancer ;
 Il m'a coigné le nez , & m'a fait le tapage ,
 Tant que lassé du badinage ,
 Ce gros & long je ne fais quoi ,
 Prenant enfin congé de moi ,
 M'a craché par mépris au milieu du visage ;
 Le vilain m'a presque aveuglé.
 Et moi , dit l'autre tout troublé ,
 Dans l'encoignure d'une cuisse ,
 Sans grouiller , m'étant cantonné ,
 Témoin impatient d'un si fort exercice ;
 Pendant qu'il te coignoit le nez
 Avec sa cheville ouvriere ,
 Qui te caufoit tant de fouci ,
 Deux boules qui pendoient à son chien de derriere ;
 Sans cesse allant , venant , coignoient mon nez aussi.

L'Y GREC OU LA FOURCHE.

Monstres ne sont si rares que l'on croit.

Certain homme vrai monstre étoit ,

Non de corps , de bras , ou de tête ,

Mais par l'endroit chéri du sexe féminin ,

Et qui sert à lui faire fête.

Double il étoit cet instrument malin ,

Fourchu , de plus fait de telle maniere ,

L

Qu'une branche passant dans la route ordinaire,
L'autre à l'instant prenoit l'autre chemin,
Et sourdement enfiloit le voisin.

Mainte belle avec complaisance
Avoit senti la double expérience
D'un tel prodige, & gardoit le tacet
Sur le cas qui n'étoit pas net.

Or, il advint que notre personnage
D'une veuve dévote & sage
Fit emplette, & se maria.

A son devoir la première nuitée
La veuve instruite se rangea;
Mais aussi-tôt se sentant perforée
En certain lieu d'où le pauvre défunt
N'avoit jamais tiré son alumelle,
Traitant d'abomination
Cette double intromission,

Jura que désormais la perfide entreprise
N'auroit succès qu'après décision
Exprès donnée en consultation
De notre Mere sainte Église.
Aussi-tôt Docteurs consultés,
Docteurs herminés & froqués:
Mais toute la Gent Sorbonique
Devint muette & sans réplique,
Et les illustres ignorants

Renvoyèrent l'affaire au Pere des Croyants.
Au Pape donc l'affaire fut portée,
Puis au Consistoire traitée:
On étala grande érudition,
On fouilla dans l'histoire & profane & sacrée;

Camuse cependant sur la solution
 Fut la sacro-sainte Assemblée :
 Plus vivement encore on consulta Sanchez,
 Escobar , Tambourin , Lénéz.
 Ces pieux & savants Dépôts
 N'offrirent à leur ouverture
 Que sottises hors de propos ;
 Rien de certain sur l'aventure.
 Leur embarras détermina l'affaire
 En faveur du monstre Mari,
 Et la Réponse du saint-Pere
 Fut : *Gaudeant benè nati.*

É N I G M E.

JE suis une plaisante chose,
 Qui peut avoir environ
 Six à sept pouces de long.
 Je ne fers point quand on répose,
 Quand je pends je suis hors d'emploi,
 Dès qu'on veut se servir de moi,
 Alors une main féminine,
 Me prend, me secoue & badine,
 Puis après le jeu me conduit,
 Ainsi que mon fidele guide,
 Dans une fente fort humide,
 Comme en mon naturel réduit.
 Là j'entre autant que l'on me pousse ;
 Après mainte & mainte secousse,
 Si l'on me retire dehors,
 Je suis tout mouillé quand je fors.

C'est par ce plaisant exercice
 Qu'au genre humain je rends service ;
 Mais si par malheur rebuté ,
 Ou trop vainement excité ,
 On ne peut me mettre en usage ,
 C'est alors grand bruit au ménage.

O vous tous , qui lisez ici
 Je détail de mon savoir faire ,
 Si vous me devinez , vous pouvez sans mystere
 Me nommer ; car de moi vous vous êtes servi.

É P I G R A M M E.

Sur le C. de S. S....

JE suis un animal d'équivoque nature ,
 Comédien , escroc , dévot , plein de ferveur ;
 J'éleve un temple au Créateur ,
 En filoutant la créature.

*É P I T A P H E pour Jean-César Rousseau de
 la Parisiere , E..... de N..... décédé le 25
 Novembre 1756.*

ICi gît un Prélat d'emprunteuse mémoire ,
 Qui toujours prit , & jamais ne rendit.
 Seigneur , s'il est dans votre gloire ,
 Il n'y peut être qu'à crédit.

L E T T R E

De la Baronne de Roupillac à Madame des Étoiles , au sujet d'une Brochure intitulée : L'Ennui d'un quart-d'heure , de feu M. l'Abbé... aujourd'hui M. de la Mare tout court.

Que de graces , Mademoiselle , j'ai à vous rendre ! De quel service ne vous suis-je pas redevable ! Oui , ma reconnoissance fera toujours au dessous du bienfait , je ne le sens que trop ; mais du moins j'ai la consolation de vous devoir presque la vie. Car , peut-on vivre sans dormir ? Et avant le bienheureux paquet d'écrits modernes que vous m'avez fait tenir , je ne dormois pas plus qu'un vrai lutin. En ouvrant votre Lettre , j'ai trouvé une liste de sujets récréatifs : elle débute par *l'Ennui d'un quart-d'heure* ; & voilà justement mon Esculape. Assurément votre amitié toujours tendre & prévenante , a deviné qu'une cruelle insomnie me tourmentoit depuis bon nombre de jours , & une guérison aussi prompte d'une migraine violente ne pouvoit m'être procurée plus à propos par la personne du monde la plus précieuse à ma tendresse.

Que veut dire ce prélude embrouillé , direz-vous peut-être , Mademoiselle ? Je ne comprends rien à ces paroles ridicules : patience , voici le débrouillement du cahos.

Je lis ordinairement avant de me livrer aux douceurs du sommeil qui me fait bien souvent ,

& qui me vend bien cher ses douceurs ; car j'ai soixante ans passés. Ah ! qu'à votre âge , jeune & belle Souchette , il étoit d'instants où Morphée me prodiguoit ses faveurs , après avoir goûté des plaisirs dont les Dieux auroient même été jaloux ! Ma jeunesse éclipse ne me laisse que le regret de ne pouvoir rajeunir , & n'a point diminué la passion que j'ai toujours eue pour les amusemens d'une vie aimable. Les vieilles redisent toujours , je reviens.

Le soir donc , je me trouve dans des ouvrages ingénieux (pas si souvent que je le souhaiterois :) la matière a des songes agréables , dont la douce imposture charme le temps délicieux de la nuit. Rendue suivant ma coutume à mes livres , le jour même de votre envoi reçu , je saisis avec empressement *l'Ennui d'un quart-d'heure* : je me mets en situation commode pour repaître moins mes yeux que mon esprit & mon cœur des nouveautés contenues dans la Brochure que j'ai à la main ; je touffe , je crache , je recueille toute mon attention , j'ouvre & je lis , je continue , j'acheve. . . . Mais , ô vertu divine répandue dans cette merveilleuse feuille ! j'ai bâillé , & le sommeil m'a surpris sans être invoqué. Depuis dix ans fortune pareille ne m'étoit arrivée.

Je le soutiens , Apollon a inspiré le père de ces poésies , & il a prouvé par ces rimes ennuyeuses qu'il étoit autant le Dieu de la Médecine que de l'harmonie. Tout l'opium & la thériaque de la docte faculté des Pharmacopoles n'auroient pas opéré aussi sûrement que *l'Ennui d'un quart-d'heure* , dont le titre , aussi modeste que l'Au-

teur , ne me dispense pas de lui dire qu'il m'a fourni de *l'ennui* pour plus d'un siecle : si je pouvois vivre autant , je consentirois à partager ce soporatif avec nos neveux les plus reculés ; car ne trouve-t-on pas dans le monde les *ennuis* immortels , & la joie trop courte ?

Ce , *la peste me tue* , que l'Observateur du Parnasse a révélé judicieusement , est une expression du bel air , n'est-il pas vrai , Mademoiselle ? Mr. de la Mare fréquente les cercles où regnent la galanterie & les Petits-Maîtres d'une espece transcendante.

Vous me mandez , Mademoiselle , que l'Auteur publie avec complaisance les éloges qu'il prétend lui être dûs : j'y souscris , & ne le regarde point du tout comme un Habitant de la Garonne , quoiqu'il en ait le mérite & la vivacité : je dirai avec vous que.

Ennemi du mensonge & de la jalousie ,
 On ne le vit jamais blesser la vérité ;
 Organe de la modestie ,
 Son Apollon est la sincérité.
 Pour lui Pégase oublia sa fierté ,
 Clio devint plus sage , moins coquette ,
 Melpomene à sa sœur cadette
 Fit part de ses talents & de sa gravité ;
 Thalie à son tour plus sévère ,
 Lui donna ces attraits , ce vif , cet enjouement ,
 Ces yeux frippons qui savent plaire ,
 Et regner à leur gré sur le cœur d'un Amant.
 La Mare fut vaincre les plus cruelles ,

Et les neuf Sœurs, ces divines pucelles ;
 A la virginité préférèrent l'amour :
 Nouvel Endymion de ces tendres Déeses ,
 Il reçut maints baisers, faveurs, bonbons, caresses ;
 Apollon, obligé de lui faire la Cour ,
 Quitta les rives du Permesse ;
 La Mare pour jamais sans espoir de retour ,
 Fut le Dieu qu'encensa Cypris & la mollesse.

La fortune, Mademoiselle, rougit des fautes du destin. Est-elle prospère ? L'on oublie les loix de la nature, & l'on déroge aux degrés du sang le plus proche : le Poëte des *ennuis* en est une preuve vivante. Je vois que ce petit ingrat, en grim pant à la double cime, a changé son véritable nom : je l'ai connu à Paris : on l'appelloit Mr. l'Abbé *Croque-chenille*, & Mr. d'*Hosier* lui-même n'auroit pas été plus heureux dans la découverte d'aucune généalogie.

Je vous envoie un extrait authentique d'un parchemin que je possède. Il est unique : Mr. *Croque-chenille* m'a sollicité plus d'une fois de m'en défaire en sa faveur, pour être fondé en raisons en cas de succession à recueillir. Je conçois que le dépit & la gloire l'ont dégoûté de sa vraie naissance. Je lui pardonnerois cette boutade, s'il veut passer le reste de l'automne à ma campagne, & je lui rendrai l'original timbré, dont je fais pour vous une copie, en attendant le plaisir de le voir.

Admirable

*Admirable & incomparable Transition de l'Abbé
de la Mare en escargot, & ce qui advint d'icelle.*

Oyez, grands & petits,
Ce dont vous ferez ébahis.
Entre le Franc & l'illustre Voltaire,
Cruels débats survinrent l'autre jour.
L'un vouloit, à son ordinaire,
Nous ennuyer d'un fade amour;
L'autre, plus docte & moins ignare,
Soutenoit que l'amour énervoit les esprits;
Et qu'il ne vouloit point d'éloges à ce prix.

Le Franc s'irrite, en appelle à la Mare:
Or qu'advint-il? Notre nouveau Midas
Se leve, & bientôt vous décide
En faveur de la Zoraïde.
Voltaire pour cela les armes ne mit bas;
Il vole au temple de Mémoire,
A Melpomene explique net le cas:
Phébus instruit de cette histoire,
Résolus de punir notre Juge ignorant:

Par subite métamorphose,
La Mare hélas! comment dire la chose?
D'homme devint un insecte rampant;
Le nouvel escargot court sans retardement
Dépeupler parterres, charmilles,
De papillons & de chenilles.
Pour récompenser son ardeur,
On le nomma Croque-chenille,

Et sur le Pinde, avec honneur,
Des escargots il orna la famille.

Une preuve nouvelle de cette origine, Mademoiselle, que j'ajoute par surcroît d'évidence, est que je ne vois pas pourquoi ce petit ingrat a changé de dénomination. Il a beau se déguiser, on connoîtra toujours Mr. *Croque-chenille* à une bosse qui lui est restée au front. C'est un accident qui lui est arrivé le jour d'un grand vent, qui le jetta à terre dans le potager du Parnasse. La nature qui lui a donné autant d'esprit qu'à Ésope, a chargé l'art de suppléer à son défaut. L'art, moins habile que la nature, n'a pu lui donner double bosse; mais il a fait une éminence sur le front de notre Poète qui, bien loin de changer un ancien nom, auroit dû en prendre un nouveau le jour de cette aventure qui, suivant quelques malins trop véridiques, a une origine du cinquième étage.

Cette addition devoit le tenter, Mademoiselle, sur-tout quand on est friand de gloire, & qu'on cherche à briller par les *ennuis*. Scipion n'a-t-il pas été surnommé l'Africain, Fabius le Temporisateur? Et une foule de Conquistadors, que je pourrois citer, n'ont-ils pas brigué des noms qui passassent à l'immortalité?

Je propose à Mr. *Croque-chenille* le sur-nom de *Dufront*: je me regarderai bien heureuse, s'il vouloit adopter un intrus qui demande un quartier dans l'écusson de sa gloire. Bon soir, mes belles amours, je les aime trop pour ne pas supprimer les façons, je vous embrasse cent mille fois pour une.
Votre, &c.

DE ROUPILLAC.

À Fréne, ce 29 Oct. 1736.

L A B O U G I E

De Noël.

A Pise, Ville d'Italie,
Habitoit un certain Joseph d'Alcantaris,
Jaloux de sa moitié jusqu'à la frénésie.
Le fait n'est étonnant; Italiens maris
Sont fujets, comme on fait, à visions cornues.
Celui-ci, galant autrefois,
Savoit sur le bout de ses doigts
Les rubriques d'amour, même les moins connues.
Pour mettre donc en sûreté
Son honneur, ou plutôt celui de son épouse,
Ceintures de virginité
Vinrent s'offrir d'abord à son ame jalouse:
Mais c'étoit peu pour lui, les plus forts cadenats;
Pour garder ce trésor, font en vain résistance;
Le drôle le savoit, & par expérience,
Voici donc ce qu'il fit pour éviter le cas:
Il joignit à cette ceinture,
Vers l'endroit dangereux, deux lames de rasoir;
Deux ressorts les faisoient mouvoir,
Qui, dès qu'on les lâchoit, refermoit l'ouverture:
La femme à peine eut reçu ce présent,
Qu'un billet de sa part en avertit l'Amant.
L'Amant arrive, il court dans les bras de sa Belle,
Par des baisers on prélude un moment;
Mais las de ces faveurs qui croissent son tourment,
Il en cherche une plus réelle.

Il découvre à son gré la porte des plaisirs ,
 Et l'obstacle ne fait qu'irriter ses desirs.
 Le serpent qui tenta notre commune Mere ,
 Se réveille d'abord à ces objets charmants ,
 Et leur fait inventer , dans ces heureux moments ,
 Les moyens de se satisfaire.

Des deux ressorts la Belle en tenoit un ,
 L'Amant retenoit l'autre , & dans cette aventure ,
 Le serpent sans trembler saisit la conjecture ,
 Et se plonge à l'instant avec vivacité
 Dans le sein de la volupté.

A cette douce approche on s'emporte , on s'oublie ,
 On est prêt à perdre la vie ,
 On ne pense plus , mais on sent ,
 Et dans cet effort si puissant

Le serpent se trouva la funeste victime
 Des rasoirs échappés ; & cet endroit si beau ,
 Trône de ses plaisirs , en devient le tombeau.
 Au cri de l'homme accourt la Soubrette tremblante ,
 Elle emmène l'Amant , tandis que son Amante ,
 Ignorant du serpent les cruels déplaissirs ,
 Jouit confusément de ses derniers soupirs.

Il fallut tirer le serpent ,
 Et l'embarras étoit comment :
 Un tire-bourre en fit heureusement l'affaire.
 L'animal encore furieux ,
 Ne sortant qu'avec peine écumant de colere.
 Quoi qu'il eut les larmes aux yeux ,
 Sur le lieu de sa sépulture
 Il fit question d'opiner.
 La Dame paroïssoit encline à le garder ;

La servante disoit que ce seroit folie ,
 Et que besoin n'étoit de l'embaumer ,
 Tels animaux étant communs en Italie.
 Par la fenêtre enfin elle le fit passer.
 Une vieille dévotte , en allant à l'Église ,
 Car c'étoit , m'a-t-on dit , Noël le lendemain ,
 Trébuche , & laisse échapper de sa main
 La lanterne qu'elle avoit prise.
 La nuit étoit obscure , autour elle tatonne ;
 Sa main tombe sur le serpent ,
 Pour sa chandelle elle le prend ,
 Le met dans sa lanterne ; ainsi Dieu n'abandonne
 Ses Serviteurs , dit-elle , & fait les secourir.
 Elle arrive à l'Église , elle dit les premières
 Ce que par cœur elle fait de prieres ;
 Mais bientôt à son livre il lui faut recourir :
 Elle met sa chandelle ès mains de sa voisine ,
 Jusqu'en celle du Clerc elle parvient enfin.
 Il souffle sur la meche , il se tourmente en vain
 Pour l'allumer : tant plus il l'examine ,
 Plus ce qu'il tient lui paroît surprenant ,
 Mais à la fin comprenant le mystere :
 A d'autres , cria-t-il d'un ton plein de courroux ,
 Cette chandelle est faite à s'allumer chez vous.
 Mesdames , que chacun fasse son ministere.



L'ANTI-MONDAIN,

Par Piron.

O Jours heureux ! qui purs & sans nuages
 Avez du monde éclairé le berceau
 Dont vainement un odieux pinceau
 Vient à nos yeux défigurer l'image :
 Jours fortunés ! quoi qu'en publie encor
 Un maître-fou dans sa verve indiferece ;
 Age à bon droit appelé siecle d'or ,
 O bon vieux temps ! c'est moi qui vous regrette.
 Mais ; ô regrets en effet superflus !
 A notre dam , hélas ! vous n'êtes plus !
 Tranquille au sein d'une heureuse abondance ;
 Exempt de peines , affranchi de tous soins ,
 L'homme vivoit , la sage Providence
 Pour son bonheur lui cachoit ses besoins.
 Il étoit libre , & la seule nature
 Dictoit ses loix , régissoit ses devoirs ;
 La trahison , le meurtre , l'imposture ,
 Les attentats , les forfaits les plus noirs ,
 Sous des climats où regnoit la droiture ,
 De son cœur simple ignorés & bannis ,
 N'avoient alors besoin d'être punis ;
 Nul préjugé n'affervissoit son ame :
 Heureux de vivre ainsi qu'il étoit né.
 Ni bien ni mal , gloire , honte , ni blâme
 N'étoient connus de son esprit borné.
 O douce erreur , favorable ignorance ,

Fille du Ciel , mere de l'assurance ;
Point de remords qui gênât ses desirs :
Né pour jouir , fait pour le bien suprême ,
Il le trouvoit dans un autre lui-même ;
Rien ne troubloit leurs innocens plaisirs :
Eh quels plaisirs ! A leur douceur extrême
Le monde entier doit ses accroissemens.
Tendres ébats , divins embrassemens ,
Fréquens sur-tout plus qu'au siecle où nous sommes ;
Et c'est raison , car le destin des hommes
En dépendoit dans ces commencemens.
Plaisirs exempts de tous les vains fantômes ,
Dont un bisarre & chimérique honneur
Séduit des cœurs susceptibles d'allarmes.
Ce fier tyran d'un sexe plein de charmes ,
Ne mettoit point d'obstacle à son bonheur.
Un esprit simple , une aimable innocence ,
Un cœur naïf , de candeur revêtu ,
Neuf encore même après la jouissance ,
Tenoient alors lieu de toute vertu.
De nos aïeux , sous le regne d'Astrée ,
Telle étoit donc la race bienheureée.
D'un siecle à l'autre & victorieux & sain ,
L'homme vivoit ; alors un Médecin ,
Coupable engeance en ce temps ignorée ,
De ses beaux ans n'abrégéoit la durée.
Or maintenant , notre ami du bel air ,
Qui vous moquez impurément du monde ,
Vantez-nous bien votre siecle de fer ,
Vantez sur-tout votre cœur très-immonde ,
Osez fronder l'illustre Fénelon ,

Déprifez-nous les accords de fa lyre ,
 Ce beau Roman , le feul utile à lire ;
 Vous toutefois , vous , ce rare Apollon ,
 Dont les écrits ne vont point au talon
 De ce Prélat , vous dont le chaud délire ,
 Pis qu'une fièvre en fes accès preffants ,
 Vous fait choquer la raifon , le bon fens ;
 Vous , dis-je encore , qui placez dans un Temple ,
 D'un bout à l'autre ouvrage original ,
 Fille de joie auprès d'un Cardinal ;
 Vous , dis-je enfin , qui , pour dernier exemple ,
 Venez de faire affemblage nouveau ,
 Et , comme on dit , une galimafrée
 D'Eve , d'Adam , de Saturne & de Rhée ;
 Affortimens dignes d'un tel cerveau ,
 Plaçant le bien de la nature humaine
 Dans un bouchon qui frappe au foliveau ,
 Ou bien à voir une tête de veau ,
 Qui mollement dans un char fe promene.
 Or , maintenant ce féjour enchanté ,
 Ce Paradis terreftre fi vanté ,
 Cher Calotin de la première claffe ,
 De bonne foi entre nous ,
 Que pour favoir où peut être fa place ,
 On auroit tort de s'adreffer à vous .



L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE,

Conte, par le même.

MUse, de grace, au fait & point d'exorde.
 Des Écumeurs, gens sans miséricorde,
 Firent descente à je ne fais quel port,
 Et tout de suite y descendit la mort,
 L'affreux dégât, le viol, l'équivoque,
 Qu'Agnès redoute, & dont Barbe se moque;
 L'ardente soif du sang & du butin,
 Tant d'autres maux, le sacrilege enfin,
 Péché mignon d'engeance scélérate.
 Ce dernier-ci conduisit les Pirates
 Dans un Couvent de Peres Cordeliers:
 Chasse, encensoir, croix, soleil, chandeliers;
 Vases sacrés, tout fut de bonne prise;
 Burettes, draps, le cellier & l'Eglise,
 Tout fut pillé; voyez que les Vauriens
 Ne s'y prenoient ainsi que des Chrétiens;
 En qui peut-être eût agi le scrupule,
 S'ils n'avoient pas dans plus d'une cellule
 Trouvé de quoi se dire: Eh! ventrebleu,
 N'en ayons point, puisqu'ils en ont si peu.
 Tout bien cherché, des gentilles commeres
 Gagnent la Nef, pour avec les Corsaires
 Gaiement passer leurs jours dorénavant,
 Eux à ramer, elles comme au Couvent.
 Pere Guichard, bilieuse pécore...
 Prêche & fulmine en pieux...

N

Pere Guichard est traité d'étourneau,
 Et pour réponse on le jette dans l'eau.
 D'autres encor de prêcher ont la rage ;
 Ils prêchoient donc , mais sur un ton plus sage,
 Quand le plus fier de tous les ouragans ,
 Mieux qu'un sermon , convertit nos brigands.
 Les voilà tous devenus des Panurges ,
 Se fiant moins à Dieu qu'au Thaumaturge ,
 Et promettant chandelle à tous les Saints
 Du Paradis & lieux circonvoisins.
 L'équipage est au pied de la chiourme ;
 On crie , on pleure , de sanglots on regourme,
Meá culpá , mon pere , mon mignon ,
 Ce n'est pas moi , mon mignon ,
 Ce n'est pas moi , c'étoit mon compagnon.
 Moines de dire , en faisant grise mine ,
 Puniton & vengeance divine.
 Le ben larron , contrit comme à la croix ,
 De se vouer à Monsieur Saint François ,
 S'il en échappe. A l'instant le temps change ;
 Vous auriez dit que sur l'aîle d'un Ange
 Le Séraphique avoit dit : *Quos ego*.
 Le Ciel reprend l'azur & l'indigo ;
 L'eau reverdit , & sa claire surface
 S'applanissant , redevient une glace ;
 Tout rentre enfin dans son premier état ,
 Tout y compris le cœur du scélérat.
 Il rit du vœu formé pendant l'orage ,
 Le Capitaine absoud tout l'équipage ,
 Réunissant tout le pouvoir en soi ,
 Et sur son bord tant Pontife & Roi.

Buons , chantons , rions , dit le corsaire ,
 Frappons , f. . . . & vogue la galere .
 Les Pénaillons disoient : vous avez tort ,
 On fait la figue ainsi plus près du port ;
 De Pharaon tel étoit le vertige ,
 Moyse aussi coup sur coup le fustige .
 Le Chef répond : qu'on ait tort ou raison ;
 Ramez , faquin ; belle comparaison ,
 Le fouet à fouet , la verge de Moyse
 Et le cordon de Saint François d'Assise .
 Trois jours avoient coulé sans accidents ;
 Le quatrième , ainsi qu'entre leurs dents ,
 Des Gris-vêtus prioient leur Patriarche
 De se venger en purifiant l'Arche ,
 L'un des frocards s'écrie : Eh ! le voilà .
 Oui ? Saint François . Où ? Sur l'eau , là-bas , là ,
 Tenez , voyez , vis-à-vis de la poupe :
 Sur le tillac aussi-tôt l'on s'attroupe ;
 Oui , c'est , dit-on , vraiment un Cordelier ,
 C'en est bien un , le fait est singulier ?
 En pleine mer un homme , & , n'en déplaise ,
 Qui paroît même être là fort à l'aise .
 C'est , s'écrioit un Moinillon servant ,
 C'est ce grand Saint qu'à la merci du vent ,
 Dans le péril , ingrats , vous réclamâtes ;
 Mon œil d'ici distingue les stigmates :
 Je vois , je vois l'Ange exterminateur ,
 Les bras levés sur le profanateur :
 Tremblez , méchants . Le frocard en tumulte ,
 Passoit déjà de l'espoir à l'insulte .
 La soldatesque incertaine & tout bas ,

Se demandoit : l'est-ce, ou ne l'est-ce pas ?
La nuit laissa leur ame en grande transe,
Et du soleil attendit le retour ;
Il reparoit, l'on revoit tout le jour
Le même objet à pareille distance.
Lors, les relaps enclins à pénitence ;
C'est Saint François, qui pourroit ce être donc ?
Voilà des gens pénauds, s'il en fut onc.
Le Commandant, dont la visiere est nette,
Pour le plus sûr mit l'œil à la lunette,
Et dit, ma foi, vous ne vous trompez point :
Je vois capuce & froc ; c'est de tout point
Un Cordelier, promptement à la nage,
Voulant venir peut-être à l'abordage.
Il faut l'attendre ; holà, ho ! le Grappin.
Chacun se ligue au cri du Turlupin ;
D'horreur le poil en dresse à tout son monde,
L'objet s'enfonce, & dispartoit sous l'onde.
A l'instant souffle un vent des plus gaillards,
Et fut-ce un coup du Ciel ou du hasard,
Vous en allez savoir le pour & contre.
Tout au plus près le nageur se remontre ;
Le Grappin tombe, accroche, & tire ; eh qui ?
Étoit-ce bien un Cordelier ? Nenni.
Là, de par Dieu, sa Mere & Saint Antoine,
Jamais l'habit ne fit si peu le Moine.
C'étoit au vrai l'habit d'un Franciscain ;
Mais sous lequel ne gissoit qu'un Requin,
Poisson goulu, vorace, antropophage,
Poisson hideux, poisson pour tout potage,
Mais un poisson froqué ; par quel hasard ?

Vous avez vu nager Pere Guichard :
 Figurez-vous le Requin qui le gobe ,
 Non pas avec , mais par dessous sa robe ;
 Des pieds au col tantôt il fut grugé ,
 Et de ce Trône la tête prit congé.
 Le froc alors présentant l'ouverture ,
 Avoit d'un monstre embéguiné la hure ;
 Et de ce jour , quêteux , humble & gourmand
 Frere Requin suivoit le bâtiment.

APOTHÉOSE de Mademoiselle le Couvreur
 Actrice , morte le 2 Mars 1730.

Par Mr. de Voltaire.

Quel contraste frappe mes yeux ?
 Melpomene ici désolée ,
 Éleve , avec l'aveu des Dieux ,
 Un magnifique Mausolée.
 Si la Superstition ,
 Distinguant jusqu'à la poussière ,
 Fait un point de Religion
 D'en couvrir une ombre légère :
 Ombre illustre , console-toi ,
 En tous les lieux , la terre est égale ;
 Et lorsque la Parque fatale
 Nous fait subir sa triste loi ,
 Peu nous importe où notre cendre
 Doive reposer , pour attendre
 Ce temps où tous les préjugés
 Seront à la fin abrogés.

Ces lieux cessent d'être profanes ,
 En contenant d'illustres mânes ;
 Ton tombeau sera respecté.
 S'il n'est pas souvent fréquenté
 Par les diseurs de Patenôtres ,
 Sans doute il le fera par d'autres ,
 Dont l'hommage plus naturel
 Rendra ton mérite immortel.
 Au lieu d'ennuyeuses Matines ,
 Les Graces, en habit de deuil ,
 Chanteront des hymnes divines
 Tous les matins sur ton cercueil ;
 Sophocle , Corneille , Racine
 Sans cesse y répandront des fleurs ,
 Tandis que Jocaste ou Pauline
 Verferont des torrents de pleurs.
 Enfin , pour ton Apothéose ,
 On doit te faire une Ode en prose ;
 Le chef-d'œuvre d'un bel esprit
 Vaudra bien du moins un obit.
 Méprise donc cette injustice ,
 Qui fait refuser à ton corps
 Ce que par un plus grand caprice
 Obtiendra *Pelletier des Forts*.
 Cette ombre impie & criminelle ,
 A la honte du nom François ,
 Quelque jour dans une Chapelle
 Brillera sous l'appui des Loix.
 Ainsi , par un destin bizarre ,
 Ce Ministre dur & barbare
 Doit reposer avec splendeur ,

Tandis qu'avec ignominie ,
 A l'Émule de Cornélie ,
 On refuse le même honneur.

É P I G R A M M E

De quelqu'un , qui sans doute a troqué son encensoir contre des verges , & qui fouetta sa coquine , après avoir adoré sa Déesse.

Sur la Sallé la critique est perplexe :
 L'un en disant qu'elle a fait maints heureux ;
 L'autre répond qu'elle en veut à son sexe ,
 Un tiers prétend qu'elle en veut à tous deux.
 Mais c'est à tort que chacun la dégrade ,
 De sa vertu pour moi je suis certain
 Resnel soutient qu'elle n'est pas Tribade ,
 La Grogner dit qu'elle n'est pas Putain.

O D E

A un Prélat , que son zèle pour la défense de la vérité expose à des persecutions.

Prélat , dont les travaux fameux
 Ont répandu par-tout la gloire ,
 Dont les combats victorieux
 Immortalisent la mémoire ;
 Quels cris s'élevent contre toi ?
 Eh ! quelle est cette hydre cruelle •

Qui ne peut te voir sans effroi ?
La vengeance marche près d'elle ,
La noire envie arme ses mains.
Ciel ! de leurs complots inhumains
Sauvez une tête si chère ;
L'intérêt de vos dogmes saints
Vous rend son salut nécessaire.
Mais pourquoi trembler pour ses jours ?
Continuez , troupes iniques ;
Oui , j'y consens , ayez recours
A mille odieuses pratiques ;
Ne montrez que dans de faux jours
Ses démarches les moins critiques ;
Tâchez par d'indignes détours
D'ôter aux éloges publiques
Ses œuvres les plus canoniques.
Inutile , impuissant courroux !
L'État , dont il prend la défense ,
Contre la fureur de vos coups ;
Les Ouailles , que sa vigilance
Dérobe à vos efforts jaloux ;
La Foi , qu'il maintient contre vous ;
Voilà l'écueil insurmontable
Où se briseront tous vos traits.
Et toi , Prélat , dont à jamais
Le nom doit être respectable ,
Ne cède , par d'illustres faits ,
De mériter toute la haine
De ceux dont l'audace hautaine
Sous le joug d'une juste Loi ,
Prétend faire plier la Foi.

É P I T R E

*Qu'un Auteur écrit à un de ses Amis dans un
besoin d'argent , pour lui en demander.*

DE ma triste déconvenue
Apprends, ami, l'aventure imprévue.
Le Diable quittant son caveau,
Et voulant sur notre hémisphère
Avoir un hospice nouveau,
Qui fut & moins sale & moins chaud
Que son domicile ordinaire,
Vient, par je ne fais quel travers,
De prendre son gîte en ma bourse,
C'est là que pour toute ressource
Il s'offre à mes besoins divers.
Depuis cet accident funeste,
Pour moi tout change en l'univers;
Chacun me fuit & me déteste.
Hôte, Boulanger, Rôtisseur,
Ne peuvent me voir sans frayeur;
Le Marchand ferme sa boutique,
Le pâle Banquier son comptoir,
Et c'est un fâcheux pronostique
Seulement de m'appercevoir.
Pour expulser si méchant hôte,
Signe de croix & patenôtre,
Et tout ce que la piété
Met d'armes aux mains des Fideles

Pour chasser les esprits rebelles ,
 J'ai tout essayé , tout tenté ,
 Mais le fripon n'a fait que rire ,
 Et je prétends en vain lui dire
 Que l'Église m'a mis en main
 Sur les puissances fouterraines
 Un despotisme souverain ;
 Qu'à tort il faisoit le mutin ,
 Qu'il en augmentoit ses peines :
 Le perfide tient toujours bon ,
 Se raille de mon catéchisme ,
 Qu'il traite de pure chanson.
 Cher ami , si ton exorcisme
 Ne vient bientôt à mon secours ,
 Tu vois le dernier de mes jours.

É P I G R A M M E

*Contre un jeune Prédicateur ignorant , qui avoit
 donné , comme de lui , une Piece éloquente &
 pleine d'érudition.*

JEune Damis , dans tout ce beau discours ,
 Où le savoir , les graces du langage ,
 L'esprit , les mœurs , la nouveauté des tours
 De l'Auditeur ravissent le suffrage ,
 Rien n'est de toi , si j'en crois le lardon.
 Mais par trop loin va cette médifance :
 Le son de voix , certaine dissonance ,
 Je ne fais quoi d'Ardennois dans le ton ,

Contre ces traits vient prendre ta défense,
 Et semble dire, arrêtez, médifants;
 De ce discours si rempli d'éloquence,
 Le bon Damis a du moins les accents.

A U T R E É P I G R A M M E

*Sur la rencontre imprévue que l'Auteur fit d'une
 Demoiselle, avec laquelle il avoit vécu quel-
 ques années auparavant d'une manière très-
 particulière, & qui fit semblant de ne pas le
 reconnoître.*

A M A D A M E * * *

SEroit-ce vous, adorable Clarice,
 Qu'offrit hier à mes regards surpris
 Du sort l'adorable caprice !
 Mes sens charmés, mon cœur épris ;
 Mon ame jusqu'au fond émue,
 Livrée aux transports les plus doux
 A votre rencontre imprévue,
 Me persuadent que c'est vous.
 J'ai reconnu cette taille charmante
 Et cette gorge ravissante,
 Où l'on voit folâtrer les ris & les amours:
 J'ai reconnu cette bouche touchante,
 Dont autrefois tous les discours
 Flattoient mon oreille étonnée,
 Éclairoient mon esprit, attendrissoient mon cœur.

O ij

Et qui, par un pouvoir vainqueur,
 Retenoient mon ame enchaînée.
 Mais, ô portrait! ô plaisir imposteur!
 Dans une muette langueur
 Vos yeux venant à s'offrir à ma vue,
 Au même instant je vous ai méconnue.

LE CHAPITRE GÉNÉRAL

D E S C O R D E L I E R S .

DÉjà la Renommée avoit passé les mers
 Pour aller annoncer à cent peuples divers
 Que l'invincible Chef de la Gent Cordeliere
 Venoit de terminer son illustre carrière.
 Déjà, pour faire choix d'un digne Successeur,
 De chaque Monastere on assemble la fleur,
 Et Toledé est choisi pour tenir l'assemblée,
 Où doit se réunir l'élite députée.
 Le Chapitre commence, il se tient à huis clos,
 Un Moine, beau parleur, l'ouvre par ce propos:
 O vous! dignes soutiens de toute gueuserie,
 Vous qui faites valoir la sainte momerie,
 Qui n'avez pour tout bien & pour tout revenu
 Que le droit casuel & du c.. & du cul;
 Vous qui de toutes parts venez ici vous rendre,
 Au saint Généralat vous qui voulez prétendre;
 Vous vous flattez en vain que la Brigue en ces lieux
 Favorise jamais des vœux ambitieux.
 Quiconque ose aspirer à cette grande place,

Ne doit sur ses talents attendre aucune grace.
Plus humbles , plus savants fussiez-vous mille fois ,
Plus ardents à gueuser que le grand Saint François ,
Si vous n'avez des v... d'une énorme mesure ,
Vous devez de ce rang vous-même vous exclure :
Le mieux muni de nous doit être Général ;
C'est-là pour notre choix le point fondamental !
A notre Ordre aujourd'hui donnons un nouveau lustre
Choisissions parmi nous le v... le plus illustre.
Peres, préparez-vous , voici l'instant fatal ,
Qu'il faut mettre au grand jour le sceptre monacal ;
De vos roides engins montrez la révérence ,
Et voyons qui de nous aura la préférence.
Alors montrant le sien : voici , dit-il , mes droits ,
Et le signe assuré de mes fameux exploits ,
Quoiqu'on en ait tranché par un malheur funeste ,
Pour être Général voyez ce qui me reste :
Révérends , c'est , je pense , un assez bel hochet.
A son aspect , on croit voir un v. . de mulet.
Saisi d'un saint transport , un vieillard en lunette
S'approche , pour le voir , fait une humble courbette.
De près il l'examine , & dit : Par saint François ,
Voilà , je crois , de l'ordre un des plus beaux anchois.
Mais d'un air dédaigneux saisissant la parole ,
Pere Tapeux soutient que c'est une hyperbole ,
Prétendant qu'il n'a pas suffisante grosseur ,
Défie , à son égard , le plus rude censeur ;
Et levant de la main sa longue robe brune ,
De l'autre il sort un v. . propre à faire fortune.
A peine le peut-on empoigner d'une main ,
Long à proportion , quarré , sec & mutin.

Voilà, dit-il, un . . . rougissant de colere ;
 Et non pas ce que vient de nous montrer le Pere
 Avec cet outil-là , je peux sans me gêner ,
 Fournir mes douze coups , dont six sans déc. . . neu.
 Le Chapitre sourit , & prend cette bravade
 Pour un discours en l'air , pour une gasconade ;
 Mais le Moine , piqué de cet affront nouveau ,
 Frappe de son . . . vingt fois sur le bureau ;
 Cet effort vigoureux fait trembler le Chapitre ,
 L'on admire , l'on rend justice à votre titre ,
 Vous méritez beaucoup , lui dit le Président ,
 Pere Tapeux , calmez ce noble emportement :
 C'est assez , Révérend , contenez ce tonnerre ,
 Vous avez effrayé tout notre monastere ;
 Votre engin à son tour doit être mesuré ,
 Et s'il est le plus long , il sera préféré.
 Pere Examineur , commencez votre ronde ,
 Que chacun fasse voir sur quel titre il se fonde ;
 Qu'on enregistre tout , la taille & la grosseur ,
 Qu'on fasse mention exacte de longueur ,
 Et du tour du Breteur ; sur-tout qu'on examine
 Les c. . . & les v. . . jusques à leurs racines ;
 Enfin ce que chacun montrera de vigueur ;
 Soit dans votre examen produit en sa faveur.
 L'examen achevé , il faut que l'on opine ,
 Mais pour l'élection nul ne se détermine.
 Et Pere Brise-motte & Pere l'Enfonceur
 Ont leurs engins égaux en longueur , en grosseur
 Également bandant , ils ont des reins de diable ,
 Les c. . . lons sont égaux , enfin tout est semblable ;
 Mais comment faire un choix , où tout paroît égal ?

Il faut pourtant que l'un des deux soit Général :
 Pour nous tirer , dit l'un , de cette incertitude ,
 Mettons-les tous les deux à quelqu'épreuve rude :
 Pour choisir sans scrupule & sans prévention ,
 Faisons venir ici jeune fille & garçon ;
 Sur l'un & l'autre sexe exerçons leur courage ;
 Nous verrons qui des deux prend mieux un pucelage ;
 Lequel en f. . . rie est meilleur ouvrier ,
 En un mot , qui des deux est meilleur Cordelier.
 Bientôt après ces mots on présente à la Salle
 Un jeune Ganymede , une jeune Vestale ,
 Environ de quinze ans , plus belle que le jour ,
 Teint de rose & de lys , ouvrage de l'amour.
 Chaque Pere en voyant cette jeune fillette ,
 Sent son bidet tout prêt à rompre sa gourmette :
 Le Président fait signe au Pere l'Enfonceur
 De commencer l'épreuve , & grimper sur la Sœur :
 Sitôt dit , sitôt fait : dessus une couchette
 Mise en ces lieux exprès mon Frocard vous la jette ,
 Il la trouffe , & se met en devoir d'obtenir
 Des plaisirs que l'amour ne fauroit définir.
 Le Pere avec transport acheve sa victoire ,
 Et retirant du c. . . son v. . . couvert de gloire ,
 Sitôt il le renfonce , & pour dignes exploits ,
 De l'aveu du Tendron il déchargea six fois ,
 Six fois sans déc. . . er ; & puis levant sa cote ,
 Il fait voir au grand jour la plus charmante motte ,
 La cuisse la plus blanche , & le plus beau c. . . n
 Qui se trouva jamais sous jupe de Nonnain.
 Le v. . . du Moine alors montrant sa rouge tête ,
 S'échappa furieux de la sainte brayette ,

Écumant de luxure , il remonte à l'instant ,
 Jean-chouard cette fois entre plus aisément.
 Ce jeune petit c. . , quoique c. . de poupée ,
 Au Moine vigoureux laisse une libre entrée ,
 Dans ce second affaut , sans plainte & sans douleur ,
 De l'enfroqué Jean-f. . . elle remplit l'ardeur ,
 Tant & si bien , qu'enfin ne pouvant passer outre ,
 Il lui laisse le c. . tout barbouillé de f. . tre.
 Le Pere l'Enfonceur , illustre Candidat ,
 Ainsi fut éprouvé pour le Généralat.
 Le Pere Brise-motte à son tour sur la scene
 Entre , & dit qu'il f. . tra dix coups tout d'une haleine.
 Il effuye le c. . de cette jeune Sœur ,
 Et dans trois coups de cul lui cause une douleur
 Qui fait jeter des pleurs à la jeune innocente.
 Le Moine sans pitié dans son ardeur brûlante ,
 La serre entre ses bras , saisi d'un doux transport ,
 Sentant son v. . pressé comme par un ressort ,
 Change en tendres soupirs les pleurs de sa conquête ,
 Et régale ce c. . d'une si belle fête ,
 Que le cul de la Nonne en fauta de fureur.
 Le paillard darde au fond la bénigne liqueur ,
 Et suivant sans repos l'amoureux exercice ,
 Douze coups , tous portants ; son v. . lui fut propice.
 La douzaine finie , on crut qu'à cette fois
 Le Moine borneroit le cours de ses exploits :
 On alloit opiner , quand ce nouvel Hercule
 Retournant le Tendron , du premier coup l'enc. . le
 Sodomise deux coups , & deux fois déchargeant ,
 Il retire du cul deux fois son v. . bandant.
 Jusques-là Brise-motte avoit eu l'avantage ,

Et le Chapitre alloit lui donner son suffrage,
 Le mien n'est pas pour lui, répond Frere Frappart,
 Au choix en question je prétends avoir part,
 Et sur lui remporter une pleine victoire :
 Mon v. . n'est pas si long, Peres, je veux le croire,
 Mais pour f. . tre je veux lui damer le pion,
 Je vais vous le montrer sur ce jeune garçon.
 Il dit, & sur le champ déculotant le Frere,
 Aux yeux des Papelards paroît le beau derriere.
 Il poussa vivement son v. . sans le mouiller,
 Sans effort & sans peine enc. . . l'Écolier.
 Chacun frappe des mains à ce charmant spectacle ;
 Et l'on tient que le coup approche du miracle ;
 Quand le b. . gre, charmé de l'applaudissement,
 Leur dit, sans déc. . r je f. . trois tout un an.
 Le saint homme, en effet, de toute la journée
 Ne cessa de tenir la mazette enc. . .
 Le Président se leve, & recueille les voix :
 Tout est en sa faveur, le Chapitre en fait choix ;
 Quand un Moine étourdi se saisit de la porte,
 Et dit qu'il ne veut pas qu'aucun Cordelier sorte ;
 Sans avoir déclaré qu'il faut, pour être élu,
 F. . tre quarante coups, soit en c. . soit en cul,
 Appellant de leur choix au plus prochain Concile ;
 Prétendant d'y montrer qu'il n'est pas moins habile,
 Qu'il offre de montrer sa proposition
 Mise dans le moment en exécution.
 Il sort, ferme après lui : le Chapitre en murmure ;
 Je veux vous f. . tous, dit-il, par la ferrure ;
 Pied ferme & v. . en main, il les prend au guichet ;
 Les Moines se voyant surpris au trébuchet,

Délibèrent enfin , & la sainte assemblée ,
 Qui se voit au passage à coup sûr enfilée ,
 Veut bien qu'à ce mutin on présente le cul ;
 Tout autant il en fort , tout autant de f . . tu .
 Pas un n'en est exempt , pas même la vieilleffe ;
 Le b . . gre enc . . . tout d'une même vitesse :
 Chaque Moine convient qu'il n'a rien vu d'égal ,
 Et qu'on ne peut choisir un plus grand Général .

LE DÉSAGRÉMENT

De la Jouissance.

ENfin après six mois de peine & de soupirs ;
 Climene s'est rendue à mes pressants desirs ;
 D'un moment tendre & doux j'ai saisi l'avantage .
 Mais hélas ! qui l'eût cru ? Cette prude sauvage
 Qui tant & tant de fois a refusé mes vœux ,
 A plus f . . tu de coups que je n'ai de cheveux .
 Son c . . avec son cul font une même fente ,
 Mon v . . en fut frappé d'horreur & d'épouvante ;
 Et parcourant au loin cet abîme profond ,
 En même-temps f . . tit & le cul & le c . . .
 O vous qui recherchez l'honneur d'un pucelage ;
 Amants , ne jugez pas du c . . par le visage .
 Les dévotes Beautés qui vont baissant les yeux ,
 Sont celles plus souvent qui chevauchent les mieux :
 Telle , d'un air bigot , vous affronte & vous dupe ,
 Qui pour un malheureux vingt fois leve sa jupe ,
 Et feignant de prier , en fermant son volet ,
 Pour un Godemiché quitte son Chapelot .

LE POINT D'AIGUILLE.

CONTÉ.

Certain Tendron qu'Isabeau l'on nommoit,
 Après quinze ans ayant son pucelage,
 Cas singulier, dans un bal se trouvoit :
 Chacun illec de danser faisoit rage,
 Fors Isabeau ; la pauvre fille étoit
 Seule en un coin faisant triste figure,
 Les yeux baissés, & tenant sa ceinture
 De ses deux mains elle ne remuoit ;
 Si qu'eussiez dit que c'étoit une Idole.
 Un sien ami, que j'appelle Damon,
 Vient l'accoster, lui fait cette leçon :
 Tandis qu'ici l'on rit, l'on cabriole,
 Être ainsi triste à vous n'est pas fort beau ;
 Chacun s'en moque ; allons, belle Isabeau,
 Venez danser, souffrez que je vous mene,
 Là votre main. . . Non ce n'est pas la peine,
 Dit Isabeau, Monsieur, laissez ma main,
 Bien grand merci ; pourtant ne croyez mie
 Que tel refus provienne de dédain ;
 Car de danser j'aurois bien grande envie :
 Mais on m'a dit que quand je danserois,
 Mon pucelage aussitôt je perdrais,
 Qu'il tomberoit devant les gens ; eh Dame !
 Maman après mé chanteroit sa gamme,
 Bien la connois, elle m'affoleroit.
 Ah ! dit Damon, qui sous cappe rioit,

Je vois que c'est ; or qu'à ce point ne tienne
 Que ne preniez votre part du plaisir ;
 Dans ce moment tout à votre loisir
 Pourrez danser , sans crainte qu'il advienne
 Ce que si fort me semblez redouter :
 Il faut sans plus à votre pucelage
 Trois points d'aiguille , & vais sans différer ,
 Si le voulez , vaquer à cet ouvrage ;
 Je ne ferois , pour tout autre que vous ,
 Besogne telle , or ça dépêchons-nous ,
 Puis danserons après tout à notre aise.
 Aussitôt dit , notre belle niaise
 Suit le galant , & tout alla si bien ,
 Que de leur faite on ne soupçonna rien.
 Voilà Damon qui prend en main l'aiguille ,
 Vous fait un point , puis un autre ; la fille
 De prendre goût , & de dire : ah ! vraiment ,
 Je couds fort mal , à ce que dit Maman ,
 Elle me gronde : oh bien ? qu'elle m'achete
 Pareille aiguille , Elle verra beau jeu :
 Les vend-on cher ? cousez encore un peu.
 On coud un point , puis Damon fait retraite :
 Belle , dit-il , c'est bien assez cousu
 Pour cette fois , & votre pucelage
 N'a désormais à craindre aucun dommage ,
 Venez danser. La fripoune eut voulu
 Ne point sitôt abandonner l'ouvrage ;
 Elle alléguoit bien des *si* , bien des *mais* :
 Rien que trois points , il ne tiendra jamais ,
 Oncques ne fut robe trop bien cousue ;
 Mais le galant s'éloignant à sa vue ,

Elle rentra dans le bal à l'instant.
 Quelqu'un la prend pour danser, elle danse ;
 On admira sa noble contenance,
 Son air, ses traits, son teint vif & brillant ;
 Le tout étoit l'ouvrage d'un moment.
 Un seul moment d'Isabeau l'imbécille,
 Avoit su faire d'Isabeau la gentille :
 Comment cela ? Demandez-le aux Docteurs ;
 Docteurs d'Armes, ou bien en Médecine ?
 Nenni dà, non, au Diable leur doctrine ;
 Ce sont pédans que Dieu fit. C'est ailleurs,
 Que trouverez solution certaine
 De cettui cas : chez Jean le Florentin,
 Chez mon Patron, le gentil La Fontaine,
 Gens qui d'amour tiennent tout leur latin.
 Or, reprenons notre conte : la Belle
 Ayant dansé pendant assez long-temps,
 Vint à Damon : je crains fort, lui dit-elle,
 Qu'après maints sauts & maints trémouffements,
 Ce qu'avez fait ne soit peine perdue :
 Partant allons coudre tout de nouveau
 Mon pucelage ; il ne seroit pas beau
 Que tout-à-coup il tombât à la vue
 De tout le monde, & pouvant l'empêcher,
 Vous en auriez autant que moi de blâme ;
 Venez donc, soit. Damon répond : oh Dame !
 Plus n'ai de fil ; d'un autre couturier
 Pourvoyez-vous. C'est méchanceté pure,
 Dit Isabeau, de fil vous n'avez plus !
 Eh ! dites-moi, que sont donc devenus
 Deux pelotons qu'aviez à la ceinture ?

QUATRAIN.

Du Comte de Guiche à Mr. d'Olonne,

Comte jaloux de la Comtesse,
Crois-moi, ne me reproche rien,
Mon sort est moins doux que le tien ;
Je ne f.. que ta femme, & tu f.. ma maîtresse.



LA COMTESSE
D'OLONNE,
COMÉDIE.

ACTEURS ET ACTRICES
de la Piece.

ARGÉNIE, *la Comtesse d'Olonne.*

BIGDORE, *le Comte de Guiche.*

GELONIDE, *la Comtesse de Fiesque;*

L'ABBÉ, *l'Abbé de Roye.*

MARCELIN, *Marfillac.*

LIZE, *Femme de Chambre de la Comtesse
d'Olonne.*

CASTELLOR, *le Duc de Castres.*

MANICAMP, *le Giton du Comte de Guiche.*

GANDALIN, *le Duc de Candale, & autres.*



LA COMTESSE
D'OLONNE,
COMÉDIE.

Le Théâtre représente, à l'ouverture de la Pièce, la Comtesse d'Olonne couchée sur un lit de repos, sa Femme-de-Chambre assise dans un fauteuil à côté de son oreiller. La Comtesse s'éveille en sursaut, épouvantée d'un rêve qu'elle vient de faire, & dit sous le nom d'Argénie.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARGÉNIE, LIZE.

ARGÉNIE *croyant voir l'ombre du Duc de Candale son premier Amant.*

F Antôme impérieux, qui vient mal-à-propos
Condamner mes plaisirs, & troubler mon repos,
Va porter aux enfers ta noire jalousie,
Et ne te mêle plus de censurer ma vie.
Chargé de tant d'horreurs, de quoi t'avises-tu
De revenir ici me prôner la vertu ?
Ne te souvient-il plus que je suis une femme,
De qui le c... brûlant sent la plus vive flamme,

Q

Et que de ton vivant , loin de me soulager ,
 Cruel , tu débandois à me faire enrager ?
 Non , je ne te crains plus , tes menaces sont vaines ,
 Par ton heureux trépas la mort brisa mes chaînes :
 Depuis ce doux moment , prodiguant mes faveurs ,
 J'ai dans mes intérêts réuni tous les cœurs ;
 Il faut f. . tre ou mourir.

L I Z E.

Il faut mourir ou foutre !
 Est-ce donc la colere , ou l'amour qui vous outre ?
 Madame , qu'avez-vous ?

A R G E N I E.

Ah ! Life , quel réveil !
 Et que n'ai-je point vu dans mon triste sommeil ?
 Au sortir du repas me trouvant assoupie ,
 Sur ce lit de repos je me suis endormie ;
 Lorsque me remplissant & d'horreur & d'effroi ,
 Le jaloux Gandalin a paru devant moi.
 Infame , m'a-t-il dit , d'une voix effroyable ,
 Je viens te reprocher ta vie abominable ,
 Ingrate , as-tu sitôt perdu le souvenir
 De l'estime où mon feu pouvoit te maintenir.
 Dans le nombre des morts je n'étois pas encore ,
 Quand tu m'associas Marcelin & Bigdore ,
 Chrisante , Castellor , l'Aventurier , l'Abbé ,
 Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.
 Que tu m'as fait souffrir ! Mais mon plus grand supplice
 Fut de voir quels amants étoient à ton service ;
 Que sans discrétion & sans cacher ton feu ,
 Tu fis de plus en plus à tous venants beau jeu.
 Va , ton abaïssement fait honte à ma mémoire ;

Ma passion à part , il y va de ma gloire.
 Les Dieux , pour t'accabler de malheurs infinis ,
 Vont t'élargir le c. . & raccourcir les v. . . ;
 Les plus jeunes f. . teurs auront mille foibleffes ,
 Toujours à contre-temps tu leveras les fesses ,
 Et tes amants , contraints par une dure loi ,
 Au milieu du coït s'endormiront sur toi.
 Pour un gueux impuissant l'amour te rendra folle ;
 Tes moindres maux feront chaud-pisse ou v. . . le ;
 Enfin , Bougresse , enfin , pour avoir trop f. . tu ,
 Un chancre confondra ton c. . avec ton cu.
 L'ombre à peine eut fini ces mots épouvantables ,
 Qu'il disparut.

L I Z E.

O Ciel ! quels malheurs effroyables
 Menacent vos beaux jours ! & quel affreux tableau !
 N'appréhendez-vous pas de tomber en lambeaux ?

A R G E N I E.

On ne peut de frayeur être plus agitée.

L I Z E.

Vous êtes dans l'amour aussi trop emportée :
 Madame , Gandalin peut bien vous gourmander ;
 Pour vous f. . tre il ne faut que vous le demander.

A R G E N I E.

Que veux-tu , ma Lizon , je n'ai que cette envie ,
 Et c'est le plus grand bien qu'on goûte dans la vie.

L I Z E.

Je lis dans votre cœur , je connois votre goût ,
 Il n'est aucun plaisir pour vous , si l'on ne f. .
 Abandonnez-vous donc à votre humeur lubrique ,
 Et mêlant l'Étranger avec le Domestique ,

Q ij

Le Prince , le Bourgeois , & les premiers venus ;
F. . tez , f. . tez , Madame , à c. . . lons rabattus.

S C E N E I I.

La Comtesse d'Olonne devient amoureuse du Comte de Guiche , & consulte la Comtesse de Fiesque.

A R G E N I E , G É L O N I D E.

A R G E N I E.

Vous ne croiriez jamais , aimable Gélonide ,
Que pour prendre un Amant je fusse encor timide ;
Cependant je balance à recevoir le cœur
D'un garçon de vingt ans , d'un aimable vainqueur ;
Qui me dit chaque jour qu'il m'aime & qu'il m'adore :
Vous le connoissez bien , c'est le charmant Bigdore ,
Qui véritablement , en ressentant vos coups ,
N'a pas eu de sujet de se plaindre de vous.
Le croyez-vous mon fait ? Est-il homme solide ?
Vous m'entendez fort bien , ma chere Gélonide.

G É L O N I D E.

Madame , à tout ceci , d'honneur je n'entends rien.

A R G E N I E.

Je parlerai plus clair : ce garçon f. . -t-il bien ?

G É L O N I D E.

Que dites-vous , Madame ? Ah l'horrible langage !

A R G E N I E.

Ne le parlez-vous plus depuis votre veuvage ?

G É L O N I D E.

Moi , je dis tout au plus des mots à double sens.

ARGENIE.

Comment nommez-vous donc un v. . en mot décent ?

GÉLONIDE.

Si je nommois cela , je dirois une pine.

ARGENIE.

Ayant le v. . au c. . , vous m'avez bien la mine

De l'y laisser plutôt jusqu'à demain matin ,

Que d'oser , pour l'ôter , le toucher de la main.

Mais quittons ce propos , chacun f. . . à sa guise ,

Bannissons les façons , parlons avec franchise ;

Que me conseillez-vous sur ce nouveau f. . . r ?

GÉLONIDE.

On ne prend là-dessus avis que de son cœur :

Pour moi j'ai cru le mien , croyez-en donc le vôtre ,

Il vous conseillera beaucoup mieux que tout autre.

ARGENIE.

Le mien sur ce f. . . r ne me dit rien de bon ,

Et mille gens m'ont dit qu'il n'aimoit pas le c. . ;

Au contraire , on m'a dit qu'il est de la manchette ,

Et que faisant semblant de le mettre en levrette ,

Le drôle en vous parlant toujours de grand chemin ,

Comme s'il se trompoit , enfiloit le voisin ,

Par inclination c'est un branleur de pique.

GÉLONIDE.

Et qui cherche le c. . par pure politique.

ARGENIE.

Que dites-vous , Madame , & comment parlez-vous ?

GÉLONIDE.

On apprend à hurler aux bois avec les loups.

ARGENIE.

Je suis de votre avis , Madame , je l'approuve ;

Mais je suis la Brebis pour f. . . e , & vous la Louve.

SCENE III.

La Comtesse d'Olonne, amoureuse du Comte de Guiche, l'appelle.

Parodie du Cid.

ARGENIE, BIGDORE,
ARGENIE.

A Moi, Comte, deux mots.

BIGDORE.

Parle.

ARGENIE.

Ote-moi d'un doute ;

Connois-tu bien le c... ?

BIGDORE.

Oui.

ARGENIE.

Parlons bas, écoute :

Sais-tu bien qu'il vaut mieux mille fois que le cu,

Qu'en tous lieux on t'appelle un B.. gre, le fais-tu ?

BIGDORE.

Tels discours sont tenus par Dames méprisées.

ARGENIE.

Non, non, nous savons bien tes histoires passées.

BIGDORE.

A quatre pas d'ici, je t'en éclaircirai.

ARGENIE.

Jeune présomptueux.

BIGDORE.

Je suis jeune, il est vrai,

A peine ai-je vingt ans ; mais aux c... les bien nées,

La valeur n'attend pas le nombre des années.

A R G E N I E.

De t'attaquer à moi , qui t'a rendu si vain ,
Toi qu'on ne vit jamais le v. . roide à la main ?

B I G D O R E.

Je n'ai , jusqu'à présent , jamais trompé de belles ,
Et ton c. . , si tu veux , en saura des nouvelles.

A R G E N I E.

Sais-tu bien qui je suis ?

B I G D O R E.

Oui : tout autre que moi ,

Au seul bruit de ton nom pourroit trembler d'effroi.

Mille & mille f. . . .rs crévés à ton service ,

Semblent me présager un semblable supplice.

J'attaque en téméraire un c. . toujours vainqueur.

Mais j'aurai trop de force , ayant assez de cœur :

A qui f. . . Argenie il n'est rien d'impossible ,

Ton c. . est vaincu , mais non pas invincible.

A R G E N I E.

La grandeur qui paroît aux discours que tu tiens ,

Par tes yeux chaque jour se découvroit aux miens ;

Et croyant voir en toi l'honneur de la jeunesse ,

Mon cœur te destinoit en secret sa tendresse.

Il est vrai que le bruit de ton peu de vigueur

Avoit , non sans raison , ralenti mon ardeur ;

Mais puisqu'il est certain , & qu'enfin tu m'assures

Que tout ce qu'on a dit est autant d'impostures ,

Je viens t'offrir mon c. . , m'abandonner à toi ,

Et me faire un plaisir de recevoir ta foi.



SCÈNE IV.

*Le Comte de Guiche en veut jouer, il se trouve impuissant,
& veut s'excuser, en disant*

BIGDORÉ.

M Adame, pardonnez à ce triste accident,
Il vient de trop d'amour.

ARGÉNIE.

Ah! ne m'aimez pas tant,
Si votre trop d'amour cause votre impuissance,
Honorez-moi, Seigneur, de votre indifférence;
Mais puisque le destin vous a fait pour les culs,
Pourquoi Diable songer à faire des cocus?
Apprenez, apprenez enfin à vous connoître;
Sortez, ou je vous fais jetter par la fenêtre.

SCÈNE V.

*Le Comte de Guiche, après avoir raconté son aventure
à Manicamp, son Giton, il lui dit.*

BIGDORÉ.

S Aisi du plus juste dépit,
Je voulois me couper le v... :
Ma résolution fut vaine :
Le cruel auteur de ma peine,
Que la peur avoit tout glacé,
Tout malotru, tout replifié,

Et

Étoit allé chercher son centre ,

Et s'étoit sauvé dans mon ventre.

Ne pouvant donc rien faire à ce b... gre de v...;

Voilà ce qu'à peu près ma colere lui dit :

Toi , qui fais le vaillant quand tu ne vois personne ;

Et sur la foi duquel est fou qui s'abandonne ,

Infame traître , à qui je peux donner le nom

D'une partie honteuse , avec juste raison ,

Toi , qui ne pris jamais les gens que par derrière ;

Et par qui je ressemble au Maréchal mon pere ,

Dis-moi pourquoi la peur t'a si fort raccourci ,

Que t'ai-je fait , ingrat , pour me traiter ainsi ?

Mais le lâche , l'œil morne & la tête baissée ,

Sembloit se conformer à ma triste pensée :

C'étoit du temps perdu que lui rien reprocher ,

Il étoit à ma voix aussi sourd qu'un rocher.

SCENE VI.

Le Comte de Guiche retourne à la Comtesse d'Olonne , & s'en acquitte à son honneur ; elle lui dit :

ARGENIE.

JE reconnois, Seigneur, que j'étois dans l'abus :

Or qu'aimez-vous le mieux, ou des c... ou des culs ?

A présent vous avez de tous deux connoissance.

BIGDORÉ.

Je fais des c... aux culs beaucoup de différence,

Et si, jusqu'à présent, j'ai mieux aimé les culs,

Reine, c'est que les c... ne m'étoient pas connus.

Si faut-il convenir qu'on n'en peut voir un autre

R

Plus haut , ni plus brûlant , plus charmant que le vôtre ;
N'est-il pas vrai mon cœur ?

A R G E N I E.

Je crois , sans vanité ,
Qu'il n'en est pas beaucoup de cette qualité ;
Les enfans n'en ont pas fort ouvert le passage ,
Et tout le monde y trouve un air de pucelage.

O D E A P R I A P E ,

Par Mr. Piron.

F Outre des neuf garces du Pinde ;
Foutre de l'amant de Daphné ,
Dont le flasque v . . ne se guinde
Qu'à force d'être patiné :
C'est toi que j'invoque à mon aide ,
Toi , quidans les c . . . d'un v . . . roide
Lance le f . . . tre à gros bouillons ;
Priape , soutiens mon haleine ,
Et pour un moment dans ma veine
Portes le feu de tes c . . . f. lons.

Que tout bande , que tout s'embrase
Accourez , Putains & Ribauds.
Que vois-je ! où suis-je ! ô douce extase !
Les cieux n'ont point d'objets si beaux ,
Des c . . . les en bloc arrondies ,
Des cuissès fermes & bondies ,
Des bataillons de v . . . bandés ,

Des culs ronds fans poil & fans crottes,
Des c . . , des tettons & des mottes,
D'un torrent de f . tre inondés.

Restez , adorables images,
Restez à jamais sous mes yeux ;
Soyez l'objet de mes hommages,
Mes Législateurs & mes Dieux.
Qu'à Priape on élève un Temple ,
Où jour & nuit l'on vous contemple,
Au gré des vigoureux f . teurs :
Le f . tre y servira d'offrande ,
Les poils des couilles de guirlande ,
Les v . . de Sacrificateurs.

Aigle , Baleine , Dromadaire ,
Insecte , Animal , Homme , tout
Dans les Cieux , sous l'eau , sur la terre ;
Tout nous annonce que l'on f .
Le foutre tombe comme grêle ,
Raisonnable ou non , tout s'en mêle ,
Le c . . met tous les v . . en rut ;
Le c . du bonheur est la voie ,
Dans le c . gît toute la joie ,
Mais hors le c . point de salut.

Que l'or , que l'honneur vous chatouille,
Sots avarés , vains conquérants ;
Vivent les plaisirs de la c . . . le ,
Et f . tre des biens & des rangs ,
Achille aux rives du Scamandre
Ravage tout , met tout en cendre ;

Ce n'est que feu , que sang , qu'horreur ,
 Un c... paroît ; passe-t-il outre ?
 Non, je vois bander mon J...f...tre ,
 Ce Héros n'est plus qu'un f...teur.

Quoique plus gueux qu'un rat d'Église ,
 Pourvu que mes c...lons soient chauds ,
 Et que le poil de mon cul frise ,
 Je me f... du reste en repos.
 Grands de la terre l'on se trompe ,
 Si l'on croit que de votre pompe
 Jamais je puisse être jaloux :
 Faites grand bruit , vivez au large ,
 Quand j'en...ne & que je décharge ,
 Ai-je moins de plaisir que vous ?

De f...teurs la fable fourmille.
 Le Soleil f... Leucothoé ,
 Cynire f... sa propre fille ,
 Un Taureau f... Pasiphaé ,
 Pygmalion f... sa Statue ,
 Le brave Ixion f... la Nue ,
 On ne voit que f...tre couler.
 Le beau Narcisse pâle & blême ,
 Brûlant de se f...tre lui-même ,
 Meurt en tâchant de s'enc...r.

Socrate , direz-vous, ce sage
 Dont on vante l'esprit divin ,
 Socrate a vomi peste & rage ,
 Contre le sexe féminin.
 Mais pour cela le ben Apôtre

N'en a pas moins f...tu qu'un autre ;
 Interprétons mieux ses leçons :
 Contre le sexe il persuade ;
 Mais sans le cul d'Alcibiade ,
 Il n'eût pas tant médit des c...

Mais voyons ce brave Cynique ,
 Qu'un B...gre a mis au rang des chiens ,
 Se b...ler gravement la pique ,
 A la barbe des Athéniens ,
 Rien ne l'émeut , rien ne l'étonne ,
 L'éclair brille , Jupiter tonne ,
 Son v... n'en est point démonté ;
 Contre le Ciel sa tête altière ,
 Au bout d'une courte carrière ,
 Décharge avec tranquillité.

Cependant Jupin dans l'Olympe ,
 Perce des culs.. bourre des c...
 Neptune au fond des eaux y grimpe ,
 Nymphes , Syrenes & Tritons ,
 L'ardent f...teur de Proserpine
 Semble dans sa c...le divine
 Avoir tout le feu des enfers.
 Amis , jouons les mêmes farces ,
 F...tons tant , que le c.. des G...ces
 Nous f...te enfin l'ame à l'envers.

Typhphone , Alecto , Megere ,
 Si l'on f... toit encore chez vous ,
 Vous , Parques , Caron & Cerbere ,
 De mon v... vous tâteriez tous.

Mais puisque par un fort barbare
 On ne bande plus au Tenare,
 Je veux y descendre en f...tant :
 Là mon plus grand tourment sans doute,
 Sera de voir que Pluton f...te,
 Et de n'en pouvoir faire autant.

Redouble donc tes infortunes,
 Sort, f... tu sort, plein de rigueur,
 Ce n'est qu'à des âmes communes
 Que tu pourrois f...tre malheur ;
 Mais la mienne que rien n'allarme,
 Plus ferme que le v... d'un Carme,
 Rit des maux présents & passés.
 Qu'on me méprise & me déteste :
 Que m'importe, mon v... me reste ;
 Je bande, je f.., c'est assez.

C H A N S O N ,

Sur l'Air : *Quel caprice, quelle injustice, &c.*

Qu'on me baise,
 Plus chaud que braise
 Mon c..., Nicaise,
 Se présente à toi :
 Qu'on me baise,
 Point de f...se,
 Viens, bande à l'aise,
 Vite, mets-le-moi,
 Avance donc, f...tu calin,

Quoi ! tu n'es pas encore en train ?

Et dans ma main,
 Qu'à te b...ler je lasse en vain,
 Ton v..., plus froid que glace,
 Reste mollasse,
 Il f...masse ;
 Quel b...gre d'engin !
 Mais il dresse
 Par mon adresse,
 Le charme cesse,
 Qu'il est gros & long !
 Que sa flamme
 Brûle mon ame !
 Ah ! je me pâme ;
 Que le f...tre est bon !

ÉTYMOLOGIE

D E L' A Z E - T E - F O U T E ,

C O N T E .

UN jour de foire dans Châlons,
 Colas s'en alloit à la Ville,
 Monté sur le Roi des ânon,
 Animal soumis & docile
 Contre l'usage des grifons.
 N'étant qu'au milieu de sa route ;
 Il fit rencontre de Catin
 Lasse, suant à grosses gouttes,
 Et faisant à pied le chemin.

La Belle voyant son voisin ,
 Qui s'en alloit le vent en poupe ,
 Le conjura , par saint Martin ,
 De la laisser monter en croupe.
 Un cœur aussi dur qu'un rocher
 Se fut attendri pour la Belle ;
 Elle étoit fraîche , encor pucelle ,
 Et sa main pouvoit s'accrocher
 Par fois au pommeau de la selle.
 Mais ces menus dons des Amants ,
 Que nous autres honnêtes gens ,
 Avons baptisé *Petite Oye* ,
 Sont nommés par certains manants
 Viande creuse & fausse monnoie.
 De ces manants étoit Colas ;
 Aussi n'en faisoit-il grand cas.
 Depuis long temps de la Donzelle
 Il avoit pris Ville & Fauxbourgs ;
 Mais elle défendoit toujours
 Avec vigueur la Citadelle.
 Le Gars en plus de vingt assauts
 Fut repouffé sur la verdure ,
 Non sans force coups de fuseaux ,
 Sans mainte & mainte égratignure ,
 Colas en avoit le cœur gros.
 Aussi tout sec piquant sa bête :
 Néant , dit-il , à la requête.
 Catin le flatte tendrement ,
 Le manant touffe fièrement ;
 Si l'une presse , l'autre chante.
 Que faire en telle extrémité ?

Catin

Catin n'avoit point d'Atalante
Les pieds, ni la légéreté ;
Puis c'étoit au cœur de l'été,
Peut-être dans la canicule,
Colas gardoit son quant-à-soi :
Nécessité n'a point de loi.
Enfin, la Belle capitule :
Arrêté fut qu'à chaque pet
Que feroit Messire Baudet,
Maître Colas & la Bergere
Feroient un tour sur la fougere ;
Le tout pour le soulagement
Et le repos de la monture ;
Que toutefois griffe, ni dent,
Façon aucune, aucun murmure
Ne seroient admis nullement :
Sinon à pied & promptement.
Le traité fait, la Belle monte ;
Le drôle aussi-tôt du talon
Frappe le flanc de son grison ;
Maître Baudet pete & sans honte,
Il favoit par cœur sa leçon.
A cette espece d'exercice,
Jadis l'avoit dressé Colas,
Pour certaine Dame Thomas :
Martin ayant fait son office,
Colas descend, point de quartier ;
Elle eut beau cent fois le prier,
Il l'emporte, il sue, il travaille,
Et d'une sanglante bataille
Revint tout couvert de laurier.

Tous deux remontent : la Fillette
 Rajuste mouchoir & cornette.
 Bientôt après le Villageois
 Tournant vers elle le minois ,
 Fut surpris de la voir plus belle ;
 C'étoit l'effet d'un incarnat
 Qu'elle avoit acquis au combat.
 Tout aussi-tôt ardeur nouvelle ,
 Coups dans les flancs & nouveau son ;
 Pour descendre moins de façon.
 A la troisième pètarade ,
 Catin vous fait une gambade ,
 Tire Colas par ses habits ,
 Lui montrant un prochain taillis ;
 Ce bois lui donna l'estrapade ,
 Il en revint pâle & défait ,
 Et jurant contre le baudet.
 Il n'étoit au but : la Fillette
 Avoit découvert son secret ;
 Elle talonne , l'ânon pete :
 Lors , dit Catin , n'entends-tu pas ?
 Quoi , répond l'autre ? l'Aze.... écoute :
 Si l'Aze pete , dit Colas ,
 Palfangué que l'Aze te foute.

L A P U C E ,

C O N T E .

LE hasard seul , sans l'aide du génie ,
 Est quelquefois pere d'invention ;

Tel est vanté pour ses productions ,
Qui n'y pensa peut-être de sa vie.
C'est ce qu'on voit tous les jours en chymie ;
Nature tient tous ses trésors ouverts
Aux ignorants aussi bien qu'aux experts ,
Le tout dépend d'en faire la rencontre ;
Sans la chercher souvent elle se montre.
Nous le voyons par l'exemple d'Agnès ,
Qui n'étoit fille à découverte aucune ;
Mais qui pourtant un matin en fit une
Que cent nonnains vanteront à jamais.
Voici le fait. Suivante d'une Dame
Étoit Agnès ; farouche elle avoit l'ame ,
Non par vertu , mais par tempérament ,
Ainsi qu'on voit qu'il arrive à la femme ,
Lorsque le Ciel la traite durement.
La jeune Agnès passoit pour fille sage ;
Elle étoit belle , & n'avoit que quinze ans.
Auprès d'Agnès Laquais du voisinage
Ne rencontroient que griffes & que dents.
Jeunes Marquis visitoient la Maîtresse
Pour voir Agnès ; mais sans distinction ,
Agnès pour tous implacable , tigresse ,
Égard n'avoit à la condition.
Amour , pour faire à son cœur quelques breches ;
Avoit contre elle épuisé maintes fleches
Sans nul effet , elle portoit un cœur
Bien cuirassé ; si que dans sa fureur
Amour jura de venger cet outrage :
Mais ce courroux tomba sur son auteur ,
Agnès tourna tout à son avantage.

Dans la saison de l'aimable printemps ,
 Un jour , dit-on , de Dimanche ou de Fête ,
 Du tendre émail dont Flore orne les champs ,
 La jeune Agnès avoit paré sa tête.
 Entre deux monts formants un sein de lys ,
 Étoit placée une rose naissante ,
 Qui relevoit leur blancheur ravissante ,
 Et recevoit un nouveau coloris.
 Dans un corset sa taille prisonnière ,
 Pouvoit tenir sans peine , entre dix doigts.
 Sous un jupon d'une étoffe légère ,
 Un bas de lin paroïssoit quelquefois ,
 Tiré si bien , & si blanc à la vue ,
 Qu'on auroit cru voir une jambe nue ;
 Bref , dans l'enclos d'un foulier fait au tour ,
 Son petit pied inspiroit de l'amour ,
 L'enfant aîné , plus espiègle qu'un Page ,
 Comme j'ai dit , lui gardoit une dent.
 Voici le temps , dit-il , ça , faisons rage ,
 Et dérangeons tout ce vain étalage
 Chez cet objet qui m'est indifférent.
 Aussitôt dit , il change de nature ,
 Puce devient ; d'abord lui saute au cou ,
 Au front , au sein , à la main , fait le fou ,
 Laisant par-tout une vive piquure.
 Notre Beauté , sensible à cet assaut ,
 Cherche la puce , en veut faire justice ;
 Mais Cupidon esquivé par un faut ,
 Et doucement sous son corset se glisse ,
 Y fait carnage , & n'en veut déloger.
 Fillettes sont bons morceaux à gruger ,

L'Amour en fait souvent son ordinaire :
 Si comme lui je favois me venger ,
 De par Saint Jean je ferois bonne chere ,
 Agnès en feu déchire son corset ,
 Le jette au loin , arrache sa chemise ,
 Et montre au jour deux montagnes de lait ,
 Où sur chacune une fraise est assise.
 Elle visite & regarde en tous lieux
 Où s'est caché l'ennemi qui l'assiege ;
 Mais il étoit déjà loin de ses yeux ,
 Et lui mordoit une cuisse de neige.
 Ce dernier coup accroît ses déplaisirs ;
 Elle défait sa jupe , toute émue :
 Au même instant , mille amoureux zéphirs
 Vont caresser ce qui s'offre à leur vue ,
 Et combattant en foule à ses côtés ,
 Pour une heureuse & douce préférence ,
 Sauvent l'Amour d'une prompte vengeance
 Qui l'attendoit au sein des voluptés.
 A la faveur d'un faut , d'une gambade ,
 Le petit Dieu soutient sa mascarade ;
 Aux barres joue , & sans cesse fend l'air.
 Il vient s'offrir de lui-même à la Belle ,
 Puis il échappe aussi prompt qu'un éclair ,
 Et fait cent tours d'un vrai polichinelle.
 Pendant le jeu , vers un jeune taillis ,
 L'Amour lorgnoit un portail de rubis ,
 Fief en tous lieux relevant de Cythere ;
 Mais que la belle , injuste & téméraire ,
 Avec chaleur disputoit à Cypris.
 Plus mille fois que la nature humaine ,
 Les immortels sont jaloux de leurs droits :

Puis il étoit question d'un domaine

A faire seul l'ambition des Rois.

Dans son enceinte , aux allarmes fermée ,

Regnoient en paix les délices des sens :

Il y couloit une source enflammée

De pâmoifons & de raviffemens.

Contre tels forts befoin eft de courage ,

L'Amour en a bonne provifion :

Il fait l'attaque , il force le paffage ,

Et prend d'affaut ce charmant appanage ,

Malgré l'effort de la rébellion.

Calmez , Agnès , ce courroux qu'on voit naître ,

Ne craignez rien pour ce charmant féjour ,

Si le premier l'amour s'en rend le maître ,

C'est un tribut qui n'est dû qu'à l'amour.

Vaine raifon : on court à la vengeance ;

Un doigt de rofe , à cet effet armé ,

Tient lui tout feul l'ennemi renfermé ,

Et le preffant , l'attaque à toute outrance ;

Cupidon fuit par un étroit fentier ,

On le pourfuit , l'attaque eft redoublée ,

Le doigt vengeur met l'allarme au quartier ,

Et la demeure en eft toute troublée.

Les citoyens de ce féjour heureux ,

Les doux plaifirs , les charmantes yvreffes ,

Jufques alors oififs & langoureux ,

Par ce combat fortant de leurs molleffes ,

Chacun d'un vol badin & careffant ,

S'emprefle autour de fon aimable mere ;

Répond fur elle un charme raviffant ,

Et lui fait tôt oublier fa colere.

Ce doigt vengeur , au meurtre destiné ,
 Fait sous ses coups naître mille délices.
 L'Amour lui-même en est tout étonné ,
 Et se repent déjà de ses malices ;
 Il craint de voir son trône abandonné ,
 Et ses Autels privés de sacrifices.
 De son Palais enfin la volupté
 Sur l'œil d'Agnès pousse une sombre nue :
 Elle se pâme , elle tombe éperdue ;
 L'Amour échappe , & court épouvanté
 Remplir Venus d'une allarme imprévue.
 De son extase à peine revenue ,
 L'aimable enfant recommença ce jeu ;
 Elle y prit goût , & par elle dans peu
 Dans l'Univers la science fut sue :
 Mais nuit & jour chez le Peuple Nonnain
 Il fut en vogue , où cette heureuse histoire
 Fut aussi-tôt écrite sur l'airain ,
 Pour en garder à jamais la mémoire.

J O U I S S A N C E.

L'Amoureux oiseau du matin
 Chantoit sa première victoire ,
 Quand l'Amour m'éveillant soudain ,
 Offre Doris à ma mémoire.
 Entre mes bras , sensible & tendre ,
 La jeune Doris devoit rendre
 Son premier hommage à l'Amour.
 Déjà chez moi pour cette fête ,

Sont tous les enfans de Cypris :
 Les uns pour couronner sa tête ,
 Préparent des myrtes fleuris ;
 Ceux ci des campagnes de Flore
 Portant un butin précieux ,
 De ses dons qui viennent d'éclorre
 Font un autel délicieux ;
 D'autres de leurs ailes légères
 Provoquent les tendres Zéphirs :
 Plusieurs attendent le mystère ,
 Foliâtrant avec les plaisirs.
 J'animois leur troupe riante ,
 Quand soudain j'entends un bruit sourd ;
 J'ouvre , & je vois Doris tremblante ,
 A pas lents qui suivoit l'Amour.
 Ses yeux se troublent à ma vue ,
 Sur son front monte la pudeur
 Et l'innocente retenue
 Combat encore dans son cœur.
 Sur sa main délicate & tendre
 Je me colle amoureusement ;
 Elle me fuit sans se défendre
 Dans mon heureux appartement.
 L'air de Paphos qu'on y respire ,
 Excite , enflame nos desirs :
 Doris se trouble , je soupire ,
 Aussi-tôt volent les plaisirs.
 Après mille baisers de flamme
 Pris sur sa bouche & sur ses yeux ,
 Je romps un corset envieux ,
 Et sur sa gorge je me pâme.

Quels furent vos tendres transports,
 Zéphyr! Vos riantes haleines,
 Jamais sur l'émail de nos plaines,
 N'ont caressé tant de trésors.
 Cependant le Dieu qui préside
 A ces mystères révévés,
 D'une fureur sainte & rapide
 Agite mes sens égarés.
 Rempli du Dieu qui me transporte,
 J'embrasse Doris, & la porte
 Sur l'autel sacré de l'amour;
 Autel simple, mais plein de charmes;
 Où le sang coule sans allarmes,
 Où tout mortel reçoit le jour.
 O! toi dont la flamme m'anime,
 Dieu d'Amathonte, dis-je alors,
 Tu vois à tes pieds ta victime,
 Rends-la docile à mes efforts.
 A ces mots la Cour de Cythere
 Forme un long applaudissement;
 J'acheve un pénible mystère,
 Et Doris se plaint tendrement.

V E R S

*A Madame de *** , sur un Passage de Pope:*

POPE l'Anglois ce Sage si vanté,
 Dans sa morale au Parnasse embellie,
 Dit que les biens, les seuls biens de la vie,
 T

Sont le repos , l'aïssance & la santé.

Il s'est trompé. Quoi ! dans l'heureux partage
Des dons du Ciel faits à l'humain séjour ,
Ce triste Anglois n'a pas compté l'amour ?
Qu'il est à plaindre ! il n'est heureux , ni sage.

LETTRE

De Mademoiselle. . . . à Monsieur. . . .

C Her ami , j'ai reçu votre très-petite Lettre ; mais toute petite qu'elle est , elle m'a occupé toute la nuit , & m'a occasionné un volume de réflexions plus tendres les unes que les autres , & plus difficiles encore à vous exprimer. Que ne puis-je les tirer assez au clair pour en remplir cette Lettre ! que vous seriez content de moi ! je vous défierois de croire encore que votre amour l'emporte sur le mien. Les sentimens que vous m'avez inspirés sont trop vifs pour vous les bien peindre. Que votre pénétration m'interprete , qu'elle vous montre tel que vous êtes , aimable , charmant , & avec toutes les qualités capables d'inspirer le plus rendre attachement ; qu'elle vous voie par mes yeux. J'ai un cœur , mon plus cher , & un cœur qui vous est tendrement attaché. Quelque vive que soit votre pénétration , quelque effort qu'elle prenne , elle ne l'interprétera jamais comme il faut. Hélas ! je souffre plus que vous de ne pouvoir pas à loisir vous donner les preuves les plus sensibles de mon amour. Que cet aveu mette le sceau à nos tendres sentimens , en attendant le moment heureux de les couronner.

Il me semble, mon cher petit cœur, que je ne te dis que des mots, & que je t'exprime bien mal à quel point je t'aime. Viens donc lire dans mes yeux l'assurance de ton bonheur, s'il est vrai que tu le fasses de ma conquête; viens, tout ce que j'ai de plus cher au monde, viens, le plus aimable & le plus aimé des hommes.

RÉPONSE.

JE n'ai pas lu ta Lettre, mon plus cher cœur; je l'ai dévorée, & cela cent fois depuis que je l'ai. Tu n'as rien laissé à ma pénétration.... Eh! que pourrois-je suppléer aux tendres aveux que tu me fais? Qu'ils se sont infinués aisément dans mon ame! ah! quelle volupté ils y ont répandue! J'ai presque eu la présomption de penser que j'étois aimé de vous autant que je vous aime: pardonnez, ma bonne amie; la différence de toi à moi, que j'ai sentie à l'instant, a corrigé ma présomption: il n'appartient qu'à toi d'être aimée sans bornes, & voilà comme je t'aime. A chaque lecture que j'ai faite de ta Lettre charmante, je n'ai existé que dans une partie où tout moi-même s'est concentré. Dieux! quel essor mon imagination prenoit dans ces heureux momens! elle anéantissoit l'humanité, te réservoir seule, franchissoit tous les obstacles, voloit vers toi; je me précipitois dans tes bras. Là nos levres collées ensemble, laissoient à peine de temps en temps un libre passage à nos langues amoureuses qui cherchoient à s'unir. Combien de fois tes joues appétissantes, tes yeux touchans, ton front noble,

ouvert, le trône des graces, furent-ils couverts de mes baisers brûlans ! ils le seroient encore ; mais combien d'autres beautés plus faites pour l'Amour, quoique moins parlantes, demandoient mon hommage ! C'étoit alors que pressé par les plus vives ardeurs je te prenois avec transports dans mes bras, & te portois sur l'autel où je voulois consommer le sacrifice. Là, d'une main secondée par l'amour, & par l'amour le plus puissant, je te dépouillois de tout ce qui n'étoit point toi-même : le voile disparoissoit. . . . Quel plus beau spectacle ! oh ! que tes yeux brillans l'embellissoient ! je restois immobile ; ma vue dévoroit toutes les beautés à la fois, sans pouvoir se fixer sur aucune ; j'admirois. . . . Surprise de mon extase, tu me rappellois tendrement à moi, tu m'invitois à être heureux, tes yeux alors rencontroient les miens, ils leur parloient un langage si touchant. . . . Je sortois de mon ravissement, je n'ôtois pas, j'arrachois mes vêtemens superflus, je fondois sur toi . . . ta gorge, ton sein, le parterre limité par le centre de la volupté, les colonnes qu'il couronne, tout étoit en proie à mon amour, & l'objet de mes plus tendres caresses. Mes mouvemens précipités changeoient ta situation ; toutes ces beautés disparoissoient pour faire place à d'autres aussi dignes de mon culte : je les fêtois avec un égal transport. Que tu te prêtois amoureusement à toutes les attitudes que la volupté demandoit de toi ! tes appas les plus cachés n'échappoient point à mes regards lascifs : eh ! comment y eussent-ils échappé ? Tu me les indiquois, tu m'invitois à les découvrir, tu les offrois toi-même à mes regards & à mes baisers. Quand pressé par les der-

nieres fureurs de l'amour, je les quittois pour m'unir à toi, tu m'y rappellois; j'y retournois; mes feux y prenoient un nouveau degré de vivacité: le remede pressoit, j'y courois. Attends, mon plus cher, me disois-tu, attends, changeons de personnage, ou plutôt apprends de moi à goûter comme il faut les avant-coureurs délectables d'un plaisir qui ne les égale point: j'obéissais. Ah! que tes caresses dévorantes ajoutaient à ma flamme que je croyois à son terme! Laisse-moi, te disois-je, je brûle, je n'en puis plus, je souffre.... La violence de mes feux me donnoit des forces, je te remettois dans ta premiere posture, je saisissois le sceptre de l'amour, je le guidois vers son centre: les efforts impétueux qu'il faisoit pour s'y plonger, t'arrachotent des soupirs & des cris, tu me tenois cependant ferré entre tes bras, tes jambes croisées sur moi; tes soupirs changeoient de ton, ma bouche les étouffoit la plupart, je la collois plus vivement sur la tienne, je te pressois avec plus de transports, tu me rendois coup pour coup, secouffé pour secouffé, tu pâmois, je ressentois dans toutes les parties de mon corps un plaisir, une volupté, un torrent de délices.

Ah!... ah!... ah!... mon plus cher cœur, viens... accours... Oui, ma plus tendre amie, l'idée seule d'un plaisir que mon imagination m'a fait goûter cent fois, vient de m'en procurer un nouveau. Que fera-ce, quand je le goûterai en réalité!

F I N.

T A B L E

D E S M A T I E R E S.

L ettre Philosophique sur l'Ame , par Mr. de Voltaire ,	page 3
Les Adieux de Mr. de Voltaire à Madame la Marquise du Châtelet, Chanson ,	14
Épigramme contre l'Abbé Terrasson ,	18
Le Débauché converti , par Mr. Robbé de Bauveset ,	ibid.
Marsias , Allégorie contre Rameau , par le Poète Roi. Août 1737 ,	23
Discours prononcé à la Réception des Francs-Maçons , par Mr. de Ramsay , Grand-Orateur de l'Ordre ,	26
Statuts de l'Ordre ,	38
L'étonnement , Chanson parodiée d'un air de l'Opéra Comique ,	39
Le Poète vengé, Riposte satyrique ,	41
L'Ane & le Rossignol , Fable ,	44
Épilogue ,	46
Épître à Uranie , par Mr. de Voltaire ,	47
Ode à Mr. de Voltaire ,	52
L'Art d'aimer , à Madame *** .	56
Épigramme ,	57
La Coquette ,	58
Chanson , Apologie du Jansénisme ,	61
Qui-pro-quo ,	62
Bouquet ,	ibid.
Lettre à Madame *** ,	63
Le Nez & les Pincettes , Conte par Piron ,	65
La Mule du Pape , Conte ,	70
Le nouveau Roi des Grenouilles , ou le P. J. dans un fossé, Stances libres ,	71
Épigramme sur Mr. de Voltaire ,	79

	151
<i>Les deux Rats , Conte ,</i>	ibid.
<i>L'Y Grec ou la Fourche , Conte ,</i>	81
<i>Enigme : le mot est le Hochet ,</i>	83
<i>Épigramme contre le Curé de S. S.</i>	84
<i>Épithaphe pour Jean-César Rousseau de la Parisière ,</i>	ibid.
<i>Lettre de la Baronne de Roupillac à Madame des Étoiles , au sujet d'une Brochure de Mr. l'Abbé de la Mare ,</i>	85
<i>Admirable transition de l'Abbé de la Mare en Escargot ,</i>	89
<i>La Bougie de Noël , Conte ,</i>	91
<i>L'Anti-Mondain , par Mr. Piron ,</i>	94
<i>L'Habit ne fait pas le Moine , Conte par le même ,</i>	97
<i>Apothéose de Mademoiselle le Couvreur ,</i>	101
<i>Épigramme de quelqu'un qui , &c.</i>	103
<i>Ode à un Prélat , &c.</i>	ibid.
<i>Épître d'un Auteur à un de ses Amis , dans un besoin d'argent ,</i>	105
<i>Épigramme contre un Prédicateur , &c.</i>	106
<i>Autre sur une rencontre , &c.</i>	107
<i>Le Chapitre Général des Cordeliers ,</i>	108
<i>Le désagrément de la Jouissance ,</i>	114
<i>Le point d'Aiguille , Conte ,</i>	115
<i>Quatrain du Comte de Guiche à Mr. d'Olonne ,</i>	118
<i>La Comtesse d'Olonne , Comédie ,</i>	121
<i>Ode à Priape , par Mr. Piron ,</i>	130
<i>Couplet ,</i>	134
<i>Étymologie de l'Azé-te-foute , Conte ,</i>	135
<i>La Puce , Conte ,</i>	138
<i>Jouissance ,</i>	147
<i>Vers à Mr. de *** sur un passage de Pope ,</i>	147
<i>Lettre de Mademoiselle.... à Mr...</i>	147
<i>Réponse ,</i>	147

Fin de la Table.





cat D-181

case 317

